



**Nicolas SYLVAIN**

# **CAHIER DU JOUR**

Tome 2



Le ministère  
de la **Culture**  
vous invite à la

# Nuit de la lecture

le 20 janvier 2018  
dans les bibliothèques  
et les librairies

2° édition

#NuitLecture

[www.nuitdelalecture.fr](http://www.nuitdelalecture.fr)

en partenariat avec le ministère  
de l'Éducation nationale



## **QUELLES NOUVELLES DEPUIS 1990 ?**

### **Les trésors du Passé-Positif**

Le hasard de mes recherches au Fond littéraire local de la prestigieuse Médiathèque de l'Hôtel-Dieu - de Dole, ma ville natale – m'a reconduit, en cette toute fin d'année 2017, à des pages et des pages concoctées, précisément à Dole, de Juin 1990 à Mai 1994. Parmi ces feuillets multiformes et multicolores (principalement sélectionnés de FLORICA - bulletin et revue trimestriels conduits de 1983 à 1993) surgit la mention du «*Cahier du Jour*», édité dans la collection *Florica*, fin 1989, et salué tout de



même par des personnalités de quelques bords très différents – tels Jean-Paul Alègre, alors Directeur du Théâtre du Fil d'Ariane qu'il avait fondé à Noisy-le-Grand – et Petre Roman, Premier Ministre de Roumanie. Et puis 1995 éclate sur la dissolution de l'association Florica et, donc, la disparition de sa revue ; mais aussi l'arrêt pour moi de toute création littéraire intentionnelle (je commis toutefois quelques pages volantes qui furent exploitées dès le Printemps 2006) car tel fut le temps de pénitence imposé à ma plume à tête chercheuse. La suite, je l'ai relatée sur Facebook et quelque part dans tel ou tel de mes denses e-books ; à savoir qu'une forte personnalité des USA réussit à me contacter – via l'AVLP de Lausanne - par le mode de cette bonne vieille lettre postale véhiculée par les facteurs et jusqu'au 16 F de la rue des Pétignys à Chenove (Côte d'Or) où j'étais, pour quelques ans brefs, propriétaire d'un minuscule repaire quasi-sous les toits. Teresinka Pereira – telle était l'identité de l'intervenante à forts motifs de communication. Douze année après cette exhortation sans frontière, je retire de l'aventure la seule raison voulue par l'Autre Dimension ; à savoir, mon orientation vers la



voie numérique pour ce qui était de l'édition et de la diffusion de mes futurs écrits. Teresinka ne m'avait-elle pas catégoriquement écrit : « *Il y a longtemps que je ne fais plus imprimer de livres. Ouvre un site internet et tu auras des lecteurs !* » Douze années après cette confraternelle directive, je déclare vingt-trois e-books édités sur mon site allemand JimDo ; en précisant toutefois que c'est seulement en 2008 que je mis à exécution mon plan numérique et que, faut-il sempiternellement le préciser, je demeure d'une paresse intellectuelle endémique.

A quoi ressemblait ce « *Cahier du Jour* » ? A un journal avec des textes précédés de la date de leur rédaction, le tout d'un peu plus de cent pages. Il était clairsemé de quelques poésies et de photographies. Je l'avais intégralement conçu, de la saisie des textes à la reliure de l'ensemble. Ecole de bénédictin devant me valoir, un jour, le confort des possibilités numériques. Ce grand jour de gloire est arrivé depuis plus d'un septennat et je règne, sans la moindre fibre d'une entrave, au plein centre de la toile qui m'enlève en un seul clic et me présente aux quatre coins



du Monde francophone nouveau.

Et l'intention nouvelle de récidiver dans cette forme de publication atypique me visite périodiquement. J'envisage donc une récidive avec les formes ludiques de la magie du numérique : photographies, illustrations, dessins ; et l'adoucissement du cadre rédactionnel : plus de date en début de séquence mais à la fin, et un titre annonçant ladite séquence. Laissons de côté la pieuvre-poésie ; communément parlant : « *merci mais j'ai déjà donné !* » Voici pour les aspects techniques.

## **Nouvelle année anticipée.**

19 Décembre 2017. Mardi. Je l'ai décrété premier jour de mon Nouvel An. Premier jour d'un an symbolique – comme le premier dimanche de l'Avent (3 Décembre, cette année) pour la nouvelle année liturgique de l'Eglise



catholique romaine. Or, également je produis ma liturgie, je suis parfois ma propre liturgie ; étincelle de Dieu mon âme est autonome. Importance de la spiritualité digne de ce nom tout au long de ce second « *Cahier du Jour* ». Mais haro sur le cul-bénisme et sur les intégrismes relevant des affections psychiatriques ! Je ne suis plus un gobe-mouches pieuses et, le cas échéant, je laisse mon âme éternuer dans les cénacles aux vents divers où elle a pu se fourvoyer et desquels, impénitente, elle s'enfuit sans regrets éternels. Et, ce matin à mon réveil du Mardi 19 Décembre 2017, mon œil lettré bien éclairci des visions hypothétiques de la nuit tombe en arrêt devant ce mot rénovant, adoubeur, exorciste de Friedrich Nietzsche : « *Picotée par d'âpres bises pareilles à des vins mousseux, mon âme éternue – elle éternue et se dit à elle-même « A ta santé ! »* » (« **Ainsi parlait Zarathoustra**, 3<sup>ème</sup> partie, chapitre : « *Le retour au pays* »).

Idéologiquement – comme sur le plan de la spiritualité – ce deuxième tome du « *Cahier du Jour* » ne s'encombrera pas de bobards sapientiaux des gourous de l'heure, ni des tabous



des meneurs de la danse au bal soporifique de la pensée unique. D'ailleurs je ne conteste plus, laissant le tout-venant vanner à son herbier. En cas d'allergie maligne ressentie aux contours d'un prédateur abrupte, je fuis sans mots perdre. Pour le téléphone, il existe le salvateur « *rejet d'appel* ». Pour les messageries, les antidotes : « *courrier indésirable* », « *supprimer* », « *bloquer !* ». Et pour Facebook : « *supprimer de la liste* », « *bloquer !* ». Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes paisibles, et je m'entends désormais avec tout un chacun, puisque doté de la faculté de ne pas le tolérer en cas de nuisance.

Chère Lectrice et cher Lecteur, je n'ai point renié – ni ne renierai jamais - le livre en papier. Mais l'e-book m'occupera la plume informatique tant que le jour à ma porte le réclamera. Cette assertion introduit l'une de mes nouvelles inclinations depuis 1990 : m'en remettre absolument aux signes du jour, par quel qu'intermédiaire qu'ils puissent me tancer. N'y point répondre m'a toujours retardé dans mes évolutions. Alors, le sommaire de ce deuxième « *Cahier du Jour* » est aux mains du quotidien



qui le tracera !

## **L'âme a ses mots à dire – et ses investigations à suivre...**

Le mot « *âme* » s'étant produit plusieurs fois ci-dessus, il me revient à répondre à la question : « *Quelles nouvelles depuis 1990 dans le domaine spirituel ?* » Elles-aussi furent atypiques et sans préavis, ces années mouvantes de l'âme ! Octobre 1994 à Mai 1995, je fréquente le milieu quotidien d'un Franc-Maçon des Hauts Grades (au-delà du 30° du rite égyptien), rencontrant souvent un autre Frère de même influence. Tous deux ont également la consécration de l'évêque, ce qui me vaut l'ordination au diaconat de l'Eglise gallicane. Précisons que ces deux Frères justifient d'une succession apostolique remontant à Saint Pierre, laquelle demeure imprimée sur document consultable par qui en fait la demande. Tout cela, est donc parfaitement valide, mais reconnu illicite par les autres Eglises – basse question de



querelle de boutiquiers. J'ai rencontré par ailleurs Monseigneur Dominique Philippe – primat de l'Eglise gallicane- officiant à Sainte-Rita (Paris XV°). Je garde de cette paroisse un souvenir d'un après-midi médiatique : messe concélébrée par plusieurs évêques d'Eglises alternatives. Ce fut en fin d'après-midi du premier Dimanche d'Octobre 1994. Et lors du vin d'honneur succédant à cette liturgie, je rencontrai, trinquai et conversai quelque peu avec l'actrice Michèle Mercier (ex-Marquise des Anges).

Année universitaire 1996-1997, je me vois séminariste au Séminaire international Saint-Jean-Marie-Vianney d'Ars-sur-Formans (chez le Curé d'ars)...Année de propédeutique. J'y suis envoyé par le diocèse de Dijon. Etudes écourtées pour raisons de santé. Je ne vis rien du troisième trimestre, retrouvai Dijon – quotidien plutôt érémitique sans extraversion - avant de plonger dans un apostolat salarié de stakanoviste à plein-temps (bien au-delà de la semaine des 35 heures) comme Intendant (avisé tel celui de l'Evangile)



de la résidence étudiante « le Clos-Morlot » (113 studios), rue du Docteur Jean-Baptiste Morlot. Pour plus de détails, voir en fin de l'e-book « *Le Poète, ce Roi* » ou dans « **Communiqué** » début de sommaire de mon site danois : [www.albert-marie.be](http://www.albert-marie.be)

Eté 2009. Rencontre avec l'Islam par le biais d'une collaboratrice remarquée et visiblement mandatée par le Dieu Tout Miséricordieux. Voir « **Lettre à Hayat** » in « **Cœur sans Frontière** » dont le tiré à part figure au sommaire du site danois référencé plus haut. Un Vendredi de début Février 2012 ; alors que je me trouve en conversation avec l'imam de la Mosquée El Kheir de Dijon, je suis convié à la participation de la troisième prière canonique de la journée : « Salâtu-l'-as »r (office de l'après-midi, quand le soleil est à peu près à mi-course).

13 Novembre 2012 au 13 Novembre 2013, je suis sacristain suppléant de l'église Notre-Dame de Dijon (l'église la plus fréquentée de la ville puisque située au plein centre). Je me retrouve aussi responsable du chapelet quotidien (Lundi au Samedi) et en assure la méditation une, deux



ou trois fois dans la semaine. Et c'est alors qu'une fin d'après-midi d'Octobre 1913, je rencontre Nadejda Vassilieva, reporter journaliste à la Voix de la Russie de Moscou, accompagnée de son époux Alexandre. Elle vient pour interviewer le curé de la paroisse, à l'occasion du cinquième centenaire de la statue de Notre-Dame de Bon-Espoir conservée par cette église.

Le 15 Novembre 2013 je quitte Dijon pour une petite ville sereine de Côte d'Or, à la campagne et en bords de Saône. Initiant, donc, une vie érémitique extravertie plus particulièrement consacrée à *la mise en ordre de mes papiers*.

## **Bilan de ces vingt-sept ans :**

- importance salvatrice de m'en remettre à Dieu pour ce qui doit m'arriver puisque devant convenir à mon évolution ;
- nécessité de la mobilité. Nous vivons dans le bouillonnement du Monde Nouveau exigeant de



nous que nous agissions continuellement ;  
-rien n'est jamais acquis et tout change ou se modifie. Pas de sclérose, de chauvinisme, de critères séniles, de « *On a toujours fait comme çà !* » ;  
-prise en compte de toutes les prophéties crédibles de tous les siècles (à commencer par celles de la Reine du Ciel – la Très Sainte Vierge Marie) ;  
-bannissement du racisme sous tous ses masques de laideur ;  
-respect du Décalogue – ou « *les Dix Paroles* » selon la traduction littérale d'André Chouraqui ;  
-reconnaissance du fait irrévocable qu'il n'est qu'un seul Dieu et que les guerres de religion relèvent des affections psychiatrique mortelles et criminelles ;  
-nous atteler à la construction de notre Temple intérieur. Les églises, les mosquées, les synagogues et les temples peuvent un jour être fermés ou détruits. Souvenons-nous de ces paroles de Jésus (Mathieu VI, 6) : « *Quand tu veux prier, entre dans ta chambre, ferme ta porte, et prie ton Père dans le secret, et ton Père, qui voit dans le secret, t e le revaudra* ». Mon



admonestation sur ce chapitre peut être stigmatisée par ce quatrain :

Bâtissons le Temple intérieur  
Au lieu de la geôle extérieure !  
Dieu sur la terre est en prison,  
Séquestré par les religions.

### **Et les prophéties ?**

Début 1995 je commençai à découvrir, petit à petit, la plupart des prophéties de tous bords – et de tous les siècles écoulés- concernant le futur possible de la France, de l'Eglise catholique romaine et de certains autres pays du Monde . Or, il se trouva que Celle qui faisait de plus en plus parler d'Elle dans ce domaine n'était autre que... la Reine des Prophètes : la Très Sainte Vierge Marie ! Il y avait eu, dès le tout début des années 1980, Medjugorje (Bosnie-Herzégovine) et L'Escorial (Espagne) des apparitions médiatisées avec délivrance de messages eschatologiques à révéler au Monde à certaines dates d'un proche avenir... *»Encore des histoires*



*de curé !* » peuvent éructer les libres penseurs de caniveau ; mais avec de moins en moins de pertinence depuis le 19 Septembre 1846, puisque le Message de La Salette – en fait un véritable discours – débutait par ces mots décapants de la Très Sainte Vierge Marie : « ...*Les prêtres, ministres de mon Fils, les prêtres par leur mauvaise vie, par leur irrévérence et leur impiété à célébrer les saints mystères, par l'amour de l'argent, l'amour de l'honneur et des plaisirs, les prêtres sont devenus des cloaques d'impureté...* » Plus de doute possible : ces apparitions ne sont plus des histoires inventées par les curés! A Fatima, la Vierge Marie, en 1917, avait annoncé la fin prochaine de la guerre de 14-18 et la venue de celle de 39-45. Aussi me bornerai-je à citer – toujours extraites de son Discours de La Salette – les prophéties qui se sont réalisées depuis le 19 Septembre 1846.

*«Les chefs, les conducteurs du peuple de Dieu ont négligé la prière et la pénitence, et le démon a obscurci leurs intelligences ; ils sont devenus ces étoiles errantes que le vieux diable traînera avec sa queue pour les faire périr. Dieu permettra au vieux serpent de mettre des*



*divisions parmi les régnants, dans toutes les sociétés et dans toutes les familles ; on souffrira des peines physiques et morales ; Dieu abandonnera les hommes à eux-mêmes, et enverra des châtimens qui se succèderont pendant plus de trente-cinq ans. (.../... ) « La sainte foi de Dieu étant oubliée, chaque individu voudra se guider par lui-même et être supérieur à ses semblables. On abolira les pouvoirs civils et ecclésiastiques, tout ordre et toute justice seront foulés aux pieds ; on ne verra qu'homicides, haine, jalousie, mensonges et discorde, sans amour pour la patrie ni pour la famille. (.../... ) Les gouvernants civils auront tous un même dessein qui sera d'abolir et de faire disparaître tout principe religieux, pour faire place au matérialisme, à l'athéisme, au spiritisme et à toutes sortes de vices. »*

Les prophéties -selon les termes de la Très sainte Vierge Marie – étant conditionnelles, c'est-à-dire pouvant se réaliser, être adoucies ou carrément supprimées, selon l'attitude (la conversion) des hommes qui les reçoivent - il nous paraît plus réaliste de ne mettre au jour dans ces présentes lignes que celles qui se sont réalisées... Une



précision pourtant sur les événements à venir – toujours annoncés dans ce Discours de La Salette – elles se révèlent dramatiques à l'échelle mondiale. Au bout de Vingt-deux années d'étude des prophéties, j'ai découvert une hallucinante corrélation entre Nostredame et Notre-Dame ; entre les prophéties de Michel de Nostredame (alias Nostradamus) et celles de la Très Sainte Vierge Marie... Caveatis ! Caveatis ! (du latin : prenez garde ! Prenez garde). Et je songe à ces associations internationalistes de poètes formatés m'ayant contacté en 2006 pour m'affilier, quasiment d'office, à leurs officines aux bottes des sbires du nouvel ordre mondialiste, et mus par des mobiles dénoncés plus haut dans les prophéties de La Salette, à base d'humanisme christianophobe.

## **Nouvelle donne pour un tome 2 de ce *Cahier du Jour*.**

Le premier tome de ce Cahier du Jour emboîtait une démarche journalistique souvent caustique et faisait feu de tout travers au goût du jour ; rai-



son pour laquelle je reproduis ci-après quelques écrits de cette époque, parus dans la revue Floirca. Le social, fustigé, astiquait le tranchant des tours de ma plume assassine. Mais désormais les mets sur table numérique, de ce tome 2, n'oublieront point le sel du Ciel dont ils sont mijotés. Qui veut faire l'ange fait la bête, mais qui n'est que bête fait fuir l'ange ! D'où l'urgence vitale de l'équilibre âme et corps.







## LA NUIT DES LIVRES

Pour « *la Nuit de la Lecture* » j'ai choisi la Bibliothèque Etude et Patrimoine, au 5 de la rue de l'École-de-Droit à Dijon. Sylvain nocturne en la forêt des livres, ivre de mots j'en trace en numérique. J'écoute en catimini et j'observe au bas de la vaste lumière tamisée d'une haute lampe veillant au chevet du Temps. Du Temps pour moi sans frontière puisque mes pensées hantent certains lointains. Des visages m'apparaissent ainsi en mémoire de chair – visages de fort belles étrangères pour lesquelles j'écrivis, ou bien pour qui je m'en vais écrire, en cet An nouveau 2018. Toujours des mots qui ne sont pas à courtes lignes et – bonsoir mon cher Maître – qui me rappellent ces mots de Courteline :



*Les mots me font l'effet d'un pensionnat de petits garçons que la phrase mène en promenade. Il y en a des bruns, il y en a des blonds, comme il y a des brunes et des blondes dans les « Cloches de Corneville », et je les regarde défilier, songeant : « En voilà un qui est gentil ; il a l'air malin comme un singe » ; ou « Ce que celui-là est vilain ! Est-il assez laid, ce gaillard-là !... » C'est que les mots ont une vie à eux, une petite vie qui leur est propre, qu'ils ont puisée, où ? On ne sait pas !... Dans les lointains des balbutiements et des siècles ! Je sais, et vous aussi, une vieille chanson d'où sont absents le sujet, le complément et le verbe, et qui n'en est pas moins charmante, pleine d'évocation et de rêve :*

*« Orléans, Beaugency,  
Notre-Dame de Cléry,  
Vendôme. »*

*Ici, les mots parlent, sont poètes. Mettez-en d'autres à la place et cela ne veut plus rien dire. (Georges Courteline – « Ma Philosophie » - L'Herne – 2016 – 144 pages – 7,50€)*



Quatre siècles avant Courteline, Maître Alcofribas Nasier – alias François Rabelais – nous visualise des mots :

*« Lors nous jecta sus le tillac plenes mains de parolles gelées, sembloient dragée perlée de diverses couleurs. Nous y veismes des motz de gueule, des motz de sinople, des motz de azur, des motz de sable, des motz d'orez. Les quelz estre quelque peu eschauffez entre nos mains fondoient, comme neiges, et les oyons realement. »* (Le Quart Livre – Ch. LVI).

Et, plus de six siècles après François Rabelais, le long du Temps au long duquel je passe à pas lettrés, je sens des mots d'or pur, des mots plus durs, des mots divers que je commets et des mots dont je me repais ; mes mots hébergeant sur CD avant de se poser sur le papier. La Nuit des Livres est la rencontre avec les grands dortoirs, où ne dorment, que d'un œil, tous ces millions d'ouvrages à travers la France et prêts à nous faire tous les clins d'yeux.





## **ENFANTS : LISEZ ! LISEZ !**

*à Zouzou Ramdan*

**Un écrivain français  
-grand écrivain français : Victor Hugo-  
disait :**

**« *Je suis une pierre de la route  
où marche l'Humanité* ».**

**Enfants lisez, lisez  
Et puis un jour vous écrirez  
Et deviendrez  
-si vous croyez en vous, et puis en vos semblables-  
Pierre de la route pour faire marcher le Monde.**



**Un autre écrivain, belge  
-le plus grand romancier des temps modernes ,  
Georges Simenon –  
Disait :  
« *Comprendre et ne pas juger !* »**

**Enfants lisez, lisez  
Et puis un jour vous écrirez  
Et deviendrez  
-si vous croyez en vous, et puis en vos semblables-  
Compréhensifs et non censeurs,  
Afin de soutenir et d'embellir l'Humanité !**

**Le 16 Avril est fête  
du Livre et de la Lecture,  
En Algérie ce Pays engagé  
pour l'avancée du Monde Nouveau.**

**Enfants lisez, lisez  
Et puis un jour vous écrirez  
Et deviendrez  
-si vous croyez en vous, et comme en vos  
semblables-  
Personnages à étudier,  
à lire et à relire ;  
Pour découvrir l'humanité !**





## CES LIVRES QUI NOUS DÉFINISSENT...

Trois livres et les intégrales de deux auteurs prolixes entretiendront durant toute ma vie ma passion de lecteur.

J'avais dix-sept ans lorsque je fus envoûté – le mot n'est pas surfait – par la vision du film « *Les Hauts de Hurlevent* ». ***Les Hauts de Hurlevent*** est une série française en six épisodes de 26 minutes, en noir et blanc, créée et réalisée par Jean-Paul Carrère d'après le roman éponyme d'Emily Brontë, et diffusée entre 1964 et 1968 sur la première chaîne de l'ORTF. Avec, dans les principaux rôles : Claude Titre, Geneviève Casile, Denise Gence, Olivier Hussenot, Patrick Dewaert. A mon sens, la version la plus représentative et qui colle le plus



au roman, tant par les prises de vues, les décors extérieurs, la fidélité au texte, le choix judicieux des acteurs et la longueur du film. Toutes les autres versions que j'ai visionnées m'ont paru un résumé de ce chef d'œuvre d'Emily Brontë. Un film où soufflent le vent et l'amour-passion, avec rage et constance – et ce jusqu'au-delà de la tombe. « *Envoûtement* », écris-je car j'achetai immédiatement le livre, dans la collection du Livre de Poche, et j'aimais, le dimanche matin où je faisais l'église-buissonnière, m'échapper en forêt les jours de grand vent. L'actuelle édition que je possède date de 2012, au Livre de Poche portant le n° 105 – la date de dépôt légal de la première édition remontant à 1955. J'ai lu plusieurs fois ce livre et je le relirai.

A la même époque – toujours au Livre de Poche – « *Jean-Christophe* » de Romain Rolland. L'histoire d'un musicien-compositeur allemand qui, après une enfance orageuse et pauvre, se verra en butte à l'incompréhension de son époque. Ma vocation avortée de musicien – ce, de par l'hostilité de mon entourage – me vit collé, pathétiquement, à ce chef d'œuvre. La version en ma possession provient des éditions



Albin Michel, 2007, fort volume 14,5 x 22 de 1490 pages. J'ai lu plusieurs fois ce livre et je le relirai.

Faisons un tout petit bond dans le temps. Automne 1970, 53<sup>ème</sup> Compagnie Médicale Divisionnaire du 83<sup>ème</sup> Régiment de Soutien stationné à Fribourg-en-Brisgau (Force Française en Allemagne). Je découvre dans la minuscule bibliothèque du dernier étage, un petit roman sur papier jauni, écorné, à la couverture un peu pantelante. Un Zola, dont j'ignorais l'existence : « *Le Rêve* »... Le livre que personne n'attendait d'Emile Zola. Un livre dépaysant totalement ses lecteurs. Un livre que, sciemment, il écrivit pour se départir de l'étiquette d'écrivain social que l'on commençait à lui coller. Ce « *Rêve* » fut ovationné et reconnu pour un chef d'œuvre. Je le vis comme un vitrail, une ciselure reliant Ciel et Terre, mais avec des personnages humains dont l'âme épanouie ne diabolise pas les exigences du corps. J'ai lu plusieurs fois ce livre et je le relirai.

Petite marche arrière de cinq ans depuis mes trois années dans le Service de Santé des



Armées : Eté 1968 : l'année de la Révolution (Mai 68). C'est couché dans le foin fleurant bon les sèves de la nature aguichante que je m'étourdis de récits diaboliques et fréquemment sensuels : Claude Seignolle, dans ses propres écrits (car il fut un compilateur de Contes et Nouvelles des régions de France). Aujourd'hui, c'est aux éditions Phébus : « *Les Malédiction*s » (Tome 1), « *Les Malédiction*s » (Tome 2) « *La Nuit des Halles* » et « *La Malvenue* » que je dois la version dernière. J'ai lu plusieurs fois ces livres et je les relirai.

Dijon : 1999 – 2011. « *Dijon-Porte du Monde* » me conduisit aussi à l'intégrale de Georges Simenon, 27 volumes : « *Tout Simenon* », chez Omnibus. Là, c'est l'océan de pages. Par exemple, le 27<sup>ème</sup> volume, paru en 2013, pèse ostensiblement ses 1610 pages...Alors je vous citerai mon roman-fétiche mis à part de cette somme : « *Une Vie comme neuve* », au tome 5, pages 436 à 539. C'est un « *roman bleu* ». J'ai lu plusieurs fois « *Tout Simenon* » et je le relirai.

Voici, lecteur, lectrice ; cette page numérique révélant la synthèse des couleurs et des



horizons des livres que je vous confesse ! Il vous est loisible de me définir un peu. Mais, sous la voûte étoilée de cette Bibliothèque Municipale « *Etude et Patrimoine* » de Dijon, je me sens un miniaturiste, un lapidaire travaillant sur la poésie et la courte prose par goût musical, mais aussi par la faute d'une paresse intellectuelle qui me restera principal défaut, à vie et sans intention de guérison. Nonobstant, le présent témoignage espère vous inciter à découvrir –ou à relire – les livres qui vous définissent.

*Vendredi 19 Janvier 2018.*





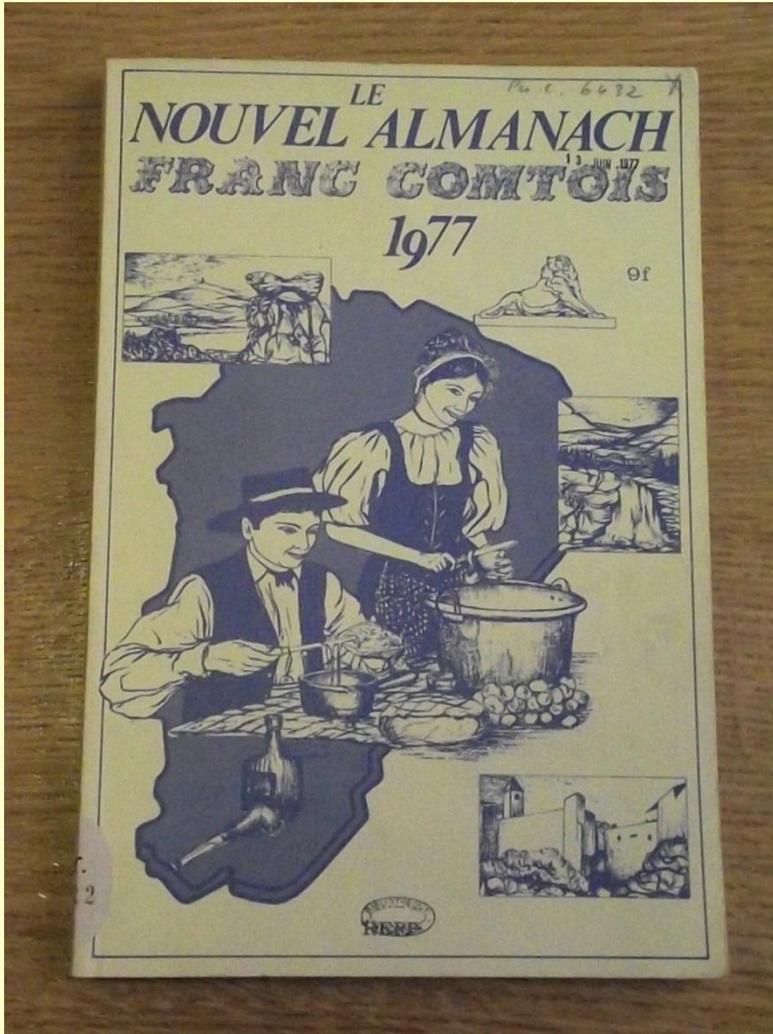
## AU CHŒUR DE LA RONDE...

Plus le Monde devient petit pour l'être communicatif, plus il lui est difficile de ne pas oublier des ami(e)s avec lequel(le)s il échange tout au long de la toile. Internet est devenu mappemonde, et l'on y peut frapper à ses Pays comme l'on frappe aux portes de la cité. L'ermite dans la ville que je voulais devenir, voici quatre ans afin de pouvoir enfin mettre de l'ordre dans mes papiers, a dû, tout à la frange de cette irréaliste quête, brandir l'épithète « extraverti ». Ermite extraverti fus-je depuis le 15 Novembre 2013 et jusqu'aux prémices de cet an 2018. Le Monde Nouveau est là, sans pré-



avis avec ses évolutions-révolutions : effacement des clivages, us et coutumes sclérotiques évacués comme des eaux usées, vanité des idées reçues qui ont déçu et que l'on jette aux oubliettes du Passé Décomposé, relations âcres ou bien anesthésiantes dont on se désenvoûte, éducation formatrice et déformante que l'on élague pour vivre au grand air de l'esprit conscient, religions ne reliant plus à Dieu, pensée unique inique et que l'on nique au groin des robots, des zombies. La communication au Monde Nouveau devient existentialiste, et qu'il fait bon vivre au souffle de tous ces amis renaissant sur la toile ! Pardon, Ami(e)s que parfois je semble oublier, mais le Monde est devenu petit et vous vous déployez de plus en plus nombreux ; je dois donc réapprendre à communiquer au cœur de cette ronde, chaleureuse et richissime de multiplicité.

*Dijon - Dimanche 28 Janvier 2018.*





## **DU PAPIER RÉGIONALISTE AU NUMÉRIQUE MONDIALISTE**

Il n'est pas dans mon intention d'opposer ces deux modes de diffusion littéraire, ni de les dresser l'une contre l'autre en un antagonisme irréversible. Mon intérêt intellectuel d'utilisateur me porte convivialement à les considérer pratiquement.

Le premier petit conte campagnard - « *La Farce de Miraut* » - écrit en 1977 me valut d'être édité par le Nouvel Almanach franc-comtois, fraîchement créé par les éditions REPP de Lure (Haute-Saône). Ce n'était pour moi qu'un semblant de coup d'essai car je ne songeais pas à l'écriture littéraire. Simplement, le cadre de mes



activités professionnelles d'alors me voyait trois années campé dans la campagne jurassienne - proche du moyen plateau, à hauteur de Salins-Bains, juste avant Pretin. Ce séjour fut une erreur quant à l'orientation de ma vie professionnelle, mais elle fut tout de même formatrice pour la découverte de la richesse d'un terroir : vignes, lieudits vénérables, forts bardés au-dessus des environs immédiats. Et puis, ces trois années -1976 à 1978- me plongèrent dans les livres lors de mes multiples plages de loisirs solitaires. Ainsi, je découvris Georges Simenon, me jurant d'acheter tous ses livres lorsque j'en aurais les moyens financiers – ce qui ne devait se réaliser fastueusement qu'un quart de siècle plus tard, à « *Dijon-Porte du Monde* ». Je lus aussi Jean-Pierre Chabrol, Bernard Clavel, Claude Seignolle ; oui, la terre toute simple des campagnes pouvait inspirer des contes et des nouvelles plausibles et faits pour plaire aux autochtones. Le but de mon essai visant à célébrer le « *livre-papier* », je n'aborderai pas les motifs qui me firent abandonner le régionalisme avec fracas – après, seulement, trois petites années de collaboration à ce *Nouvel Almanach* ainsi qu'aux anthologies d'auteurs comtois qu'il publiait. Pourtant, le *Grand Messager boiteux de*

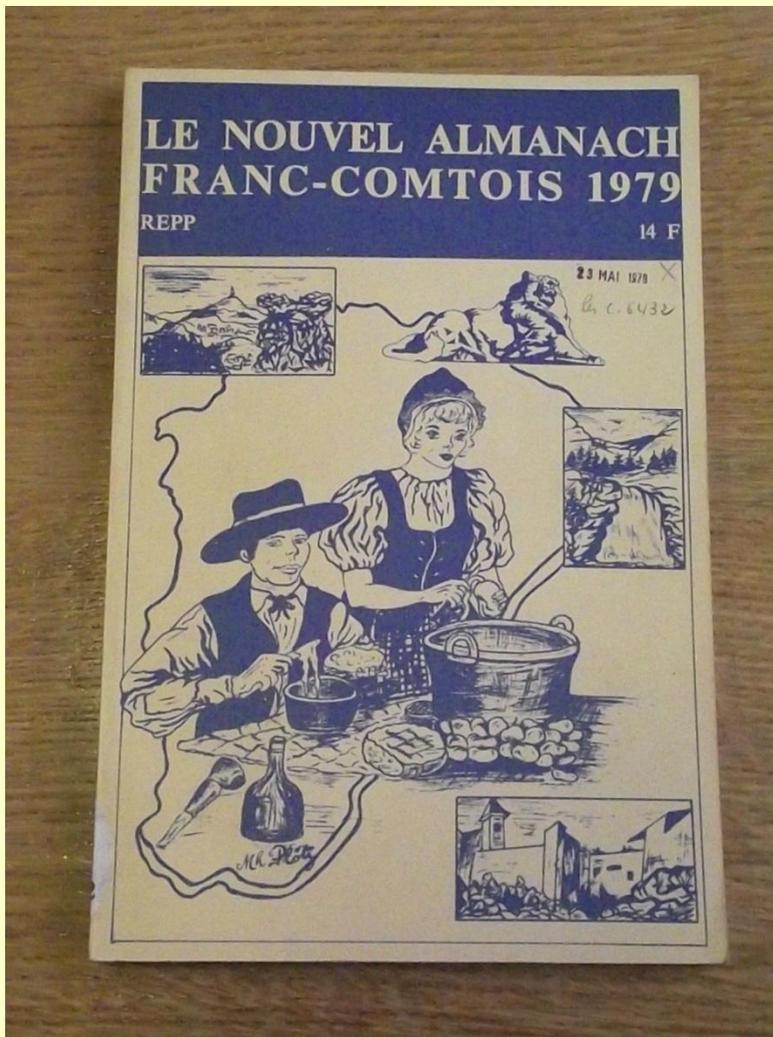


*Strasbourg* devait reprendre une de mes nouvelles écrites à cette expectative époque, dans sa livraison de Janvier 1984. Les rares autres contes et nouvelles intéressèrent d'autres magazines. Mais...rapidement, je désavouai la chute de certaines pages : « *Le Bois mort* » devint « *Le Miracle du Bois mort* » ; « *La Gueuse* » devint « *Vers cinq heures à Chanacey* » ; « *La petite Ecluserie* » connut également une chute sereine, à l'opposé des fins dramatiques de la première version. J'ai perdu d'autres écrits de cette cuvée mais je pourrai sans doutes les retrouver lors de la rencontre des sources les ayant véhiculés. Je sais que d'aucuns voudraient me voir reprendre la sente de tels écrits du terroir – sente, donc, juste entrevue et foulée des pas de trois petites années. Je ne puis augurer de rien quant à cette issue; je ne décide plus dans aucun domaine, me délectant des visites fulgurantes de l'imprévu. Sinon, ces rares contes et nouvelles ont commencé à être repris dans ma vaste e-bookographie de mon site allemand JimDo.

Ne méprisons jamais le « *livre du terroir* ». S'il a été édité, c'est avant tout parce qu'il portait en lui de quoi intéresser des lecteurs. L'histoire du bois du coin, de telle commune inconnue du reste de



la France, peut se transmettre de père en fils depuis la bibliothèque familiale ; damant ainsi le pion aux bouquins au goût du jour à forts tirages et dont personne ne parlera plus dans dix ans – voire avant car, maintenant, bien des livres devraient être munis d'une date de péremption : « à se procurer avant le 31 Mars 2018 ». Après, bon nombre d'entre eux seront passés au pilon, ou bien complètement sombrés dans le désintéret public. Puisque mes souvenirs de débutant de la plume du cru cite les dates des années 1970, il me souvient de la réflexion d'une consœur chevronnée de l'époque m'affirmant que le dernier bouquin de – nommons-le Pratick Matuvu – célèbre présentateur de télévision de l'époque ; n'aurait jamais vu le rayon du libraire s'il avait été écrit par un illustre inconnu...





**P**our ce qui va de mes estimations et réserves sur l'e-book, je ne plancherai pas de nouveau sur le sujet ondoyant. Je l'ai fait de temps à autre le long de ma dense e-bookographie. Je rappellerai les temps forts de ma découverte et de l'adoption de ce mode de diffusion révolutionnaire. Printemps 2006, Teresinka Pereira m'écrit : « *Il y a longtemps que je ne fais plus imprimer de livres... Ouvre un site Internet et tu auras des lecteurs !* ». Pragmatique doublé d'un douillet paresseux intellectuel, je laissai s'étirer deux années avant d'obtempérer au conseil de ma marraine littéraire des USA ; nous sommes en 2008 et je m'épanouis à « *Dijon-Porte du Monde* ». Après m'être fait crapuleusement arnaqué par un concepteur –français qui déposa son bilan – et qui me ponctionna durant quatre années de mensualités dispendieuses ; je m'adressai au Danemark qui m'offrit les prestations efficaces de son 123be pour la diffusion des courts textes. Puis, en vue des e-books à venir, l'Allemagne – techniquement efficace comme de tous temps – m'accueillit à JimDo. Novembre 2013, je m'attachai à la tâche



épaisse et globale de numériser tout ce qui me tombait sous l'avidité souris de mes deux premiers ordinateurs. Janvier 2018 : tout n'est pas fixé sur la toile puisque –comme précisé plus haut- des contes et nouvelles se cachent encore loin de mon bureau –et je ne sais trop où. Là, je songe plus particulièrement à ma première pièce de théâtre : « *Présentez, rimes !* ». Et le « *livre papier* » ? Me demandez-vous ? L'adulant, je ne l'oublierai point ; mais l'avenue internationaliste qui s'étend devant moi via l'e-book fait que je n'avance aucun projet. Par contre, j'ai commencé à « *délocaliser* » mes futurs droits d'auteur puisque je décidai leur cession à une résidente d'une certaine partie du Monde francophone. « *Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement !* » : je résume ce conseil évangélique pour conforter ma conviction que je ne suis pas un écrivain et que je ne le serai jamais. « *Ecrivain* » désigne pour moi une personne écrivant suffisamment pour vivre de sa plume – ou, maintenant, de son clavier et de sa souris. J'aime à, parfois, me déclarer « *auteur* » (déjà pour le jeu de mots facile claironné par le fait que je mesure 1,83 m.)...La littérature m'est tombée sur la toison alors que je ne lui avais rien demandé... Cela relève, intellectuellement, du kidnapping, cette littérature. Je l'assimile tout de



même à un péremptoire moyen de communication, j'en ai exploité certaines filières : l'édition associative, de 1987 à 1994 – entre autres et pour aboutir à l'aide bénévole des étudiants francophones extra-européens. Il y en aura d'autres, de filières, bardées de raisons sérieusement utilitaires au profit de mon prochain. J'intitule l'essai présent « Du papier régionaliste au numérique *mondialiste* » – et non francophone- parce que certaines de mes pages ont été traduites en portugais pour le Brésil, et en anglais pour les USA.

**L**e message que j'ai à vous délivrer – chère Lectrice, cher Lecteur ; car il en est un – c'est le rappel de l'avis magistral de deux personnages qui, donc comme pour en souligner l'importance, se sont mis à deux pour le dire : « *Tout homme est écrivain à partir du moment où il a quelque chose à dire !* » (Edmond et Jules de Goncourt). Alors – chère Lectrice, cher Lecteur – à vos plumes, ou bien à vos claviers et souris !

*Besançon, Lundi 29 Janvier 2018.*



## DEUX CONTES de Nicolas SYLVAIN

- La Vieille
- La seule richesse



### LA VIEILLE

Le ciel orageux d'une fin d'après-midi de juin, déversait sur la ville de Dole une eau furieuse qui s'écoulait entre les pavés de l'avenue Briand. Le clocher de la basilique énonçait cinq coups dispersés par le vent lorsque la fillette sortit.

Quittant le petit monde chaud de musique et de joie du conservatoire, elle se retrouvait dans la rue. Une moue affectée de menue bonne femme contracta un instant ses lèvres d'enfant. Elle serrait sous son bras, en plus du violon soprano, une feuille de carton enluminée de lettres tracées à la plume. À l'aide d'une seule main, elle parvint maladroitement à ouvrir son parapluie entraîné par les bourrasques du vent.

Mais à quelques pas derrière elle, dissimulée dans l'embrasure d'un portail, une vieille l'observait. Toute vêtue de noir, elle paraissait sans âge, comme issue d'une légende. Une lueur de sadisme avivait ses yeux, qui pourtant à l'instar de ceux d'un pantin, demeuraient d'une étrange fixité.

La fillette s'en allait trottinant, enjambait ça et là une flaque d'eau, un passage glissant, d'un bond rendu gracieux par dix printemps à peine. Deux nattes tressautaient sur ses épaules. Elle rentrait chez ses parents, où après une journée bien chargée de travail scolaire et de musique, l'attendait un grand bol de chocolat fumant rempli à ras bords, accompagné sans doute de biscottes tartinées à la confiture de mûres dont elle raffolait tant. Déjà elle se voyait entourée des bras de sa mère et songeait au baiser qui fleurirait son front et à la voix très douce qui lui demanderait comme à l'accoutumée :

— Alors ma chérie, as-tu bien travaillé aujourd'hui ?

Maman serait contente de sa petite musicienne, comme elle se complaisait à l'appeler souvent. Elle pleurerait sûrement de joie, lorsque



## **TEXTES RETROUVÉS...**

Besançon, Dijon, Dole... En instance de terminer « *la mise à jour de mes papiers* » - tâche étalée mais systématique qui dure depuis quatre années et un trimestre - je poursuis la récupération de tous les textes dont je ne possède plus ni originaux, ni copies. Ces courtes proses ont belle place dans un cahier du jour, et j'en retiendrai la date pour commémoration future...Voici donc une courte nouvelle policière et trois histoires campagnardes.

*Dijon, Mercredi 31 Janvier 2018.*



## SIMPLE VÉRIFICATION.

**L**e commissaire Prieur, que ses collègues de rang avaient surnommé « *Père Abbé* », commençait à avoir les oreilles lourdement surchauffées par une pseudo-affaire de plaintes pour comportements bizarres.

Cela avait commencé au début de l'automne dernier et nous entamions la fin du mois d'Août.

Dans la ville de Saint-Glorieux, commune de quinze mille habitants, on avait vu arriver un certain Ion Tepeş (prononcer : Yonne Tépèche), d'origine roumaine. Personnage baroque et bariolé, d'une bonne toise d'altitude, étriqué, avec des moustaches



noires et raides comme celles d'un personnage de statue de bronze. Il entraînait une famille de sept enfants, tous des garçons entre sept et dix-sept ans. Sa femme, la grosse Viorica, s'était vite ramassé une réputation et une clientèle de diseuse de bonne aventure. Mais que dire et redire à cela ? Saint-Glorieux – que des langues acides appelaient « *Saint-Calot* » - avançait une église péremptoire, haute et guindée, au frontispice duquel on pouvait lire de loin et sans lunettes : *Liberté-Egalité-Fraternité*.

Tout gambergeait donc pour le mieux dans le meilleur des bourgs possibles, et l'ont accueilli Tepeş avec ses sept gars, sa lourde moitié, et sa paire inquiétante de moustaches venue d'ailleurs. Et pour garante il possédait une lettre d'on ne sait quel personnage influent malgré les distances ; ce qui lui valut un poste dans un établissement public de la ville.

Malgré tout, depuis cette arrivée, des plaintes – le plus souvent anonymes – atterrissaient sur le bureau du commissaire Prieur. Même un appel téléphonique de la



Préfecture sommais la Police locale d'enquêter. Mais enquêter sur quoi ? Pas de crime, pas de vol, aucune infraction de quel que calibre que ce fût, aucune plainte officielle ! Les sept garçons de Tepeş fréquentaient les écoles et sa femme s'était déclarée comme « *métagnome* », nom scientifique exact de ceux qui accèdent à la connaissance d'évènements futurs par des moyens non encore expliqués par la Science.

L'affaire, si « *affaire* » il pouvait y avoir un jour, avait commencé par ce billet anonyme, écrit bien évidemment avec l'ordinateur, car nous n'en étions plus hélas aux bons vieux caractères d'imprimerie découpés dans le journal local ; billet libellé au nom du commissaire Prieur : « *Monsieur le Commissaire, vous devriez aller voir dans le garde-manger des Tepeş !...* »

Or, aucun magasin d'alimentation n'avait déposé de plaintes pour vol de denrées.

Un premier rapport du commissaire établissait donc qu'à ce jour aucun indice sérieux ne pouvait justifier que l'on inquiétât



la famille Tepeş – et même que l'on surveillât ses allées et venues.

Mais onze mois plus tard, les lettres anonymes se succédant, Prieur se retrouva encombré d'un épais dossier ; un dossier toutefois ne contenant que relevés d'anomalies diverses, ponctuelles ; de faits curieux soi-disant observés mais ne débouchant pas une seule fois sur un constat d'illégalité... Prieur, proche de la retraite, n'attachait pas d'importance à ces giboulées de lettres et de billets anonymes. Et puis, toutes ces menées contre une famille roumaine pouvaient tout bassement n'avoir d'autre mobile que celui du racisme primaire.

Cependant, un Vendredi 13 – simple coïncidence – Prieur faisant le ménage dans ses dossiers, décida de relire toutes les pièces Tepeş, par ordre chronologique. Comme s'il en prenait seulement connaissance, mais bien décidé d'en finir avec ces ragots et de classer l'affaire. Il était quatorze heures.

Par ailleurs, il n'y a pas que dans les petits villages où l'on rencontre des gens mal



intentionnés, nés semble-t-il pour nuire à autrui ; rancuniers, jaloux, mesquins, lâches et arrivistes. Certaines petites villes ont mauvaise réputation. Les cloportes y prolifèrent tout pareillement, et nulle bonne volonté de pourrait favorablement agir en vue de changer cette mentalité. Il n'y a rien à tenter. Il convient de partir. Partir plutôt que haïr. Plus une ville est grande, plus il est facile d'y vivre en paix, sinon en parfait ermite. Prieur songeait aux deux grandes villes qu'il avait le mieux connues. Paris demeurait et demeurerait toujours sa préférée.

Voyons, une à une, les pièces de ce dossier.

Il y avait tout d'abord une publicité pour un congélateur... Comme si c'était un délit d'acheter un congélateur lorsqu'on arrive de Roumanie... *Congélateur Froidunor CHE 219 AZ, 284 litres. Super isolé. Pouvoir de congélation : 20 kg/24 h. Autonomie en cas de coupure : 40 h. Témoins d'alarme et de congélation rapide. Roulettes, éclairage et serrure. L. 132 – H. 86 – P. 68,5 cm. C.E. : 0,66 KWH/24 h. Classe énergétique A. Code 79331. 2990 F. – 150 F par mois.* Seule mention du



scripteur, manuscrite en rouge et en majuscules : « A ÉTÉ ACHETÉ PAR TEPES. »

Suivait une bonne douzaine de billets peu lisibles ou incohérents.

Une lettre, celle-là signée, du gardien de l'immeuble où habitait la famille Tepeş, parlait de leur chien, un bâtard à la queue immense et aux oreilles en pointes qui avait été vu avec, dans la gueule, un os bizarre « *de je ne sais quel animal* » précisait le scripteur.

Durant sa longue carrière, Prieur avait connu bien des cas semblables qui, sans pour autant relever d'une quelconque intervention incompréhensible ou encore magique, avaient intrigué les enquêteurs jusqu'à ce qu'ils passent à des affaires plus urgentes et plus concrètes. A moins que ces bizarreries ne débouchent sur les soupçons émanant d'un inspecteur de la Répression des Fraudes et de la Défense du Consommateur. Prieur se souvenait d'un tel cas. On avait failli interpellé un soi-disant jeteur de sorts. C'était à Paris dans le XVIII<sup>e</sup> près de la Goutte



d'Or. Une espèce d'évêque de foire d'une Eglise invraisemblable et complètement inconnue, qui célébrait la messe avec du vin de Porto dans une prétendue communauté qui n'existait que dans l'annuaire téléphonique. Jetait-il des sorts ? Ben évidemment rien ne put être prouvé. Mais les délits d'escroquerie, d'abus de confiance, d'usurpations diverses et de fraudes multiples suffirent à le ramener sur une terre plus laïque et républicaine.

Prieur sortit également du dossier la lettre d'un président de comité de vigilance qui prétendait avoir enquêté auprès de toutes les boucheries-charcuteries de la ville. Il ressortait de ses assertions que jamais la famille Tepeş n'avait acheté de viande depuis l'achat du congélateur. Ce qui ne pouvait paraître bizarre ; on trouve aussi de la viande dans les grands surfaces. Par ailleurs, être végétarien n'est pas non plus un délit. Non, décidément, cette affaire prenait de moins en moins l'étoffe d'en être une. Le commissaire continuait à effeuiller les autres innombrables pièces de l'énigmatique dossier, lorsque l'inspecteur Alfort entra en même



temps qu'il frappait et lui remit un rapport sur sa dernière enquête. A la suite d'une mort présumée suspecte, on avait fait procéder à l'inhumation du corps. Quant à la découverte...

Mais remontons au commencement de cette histoire. La veuve Beuzenot laissait deux héritiers. L'un, chef d'entreprise, l'autre, chômeur professionnel. Ils héritaient à parts égales d'une fortune rondouillarde. Or, les deux frères, forcément séparés par la disproportion de leurs raisons sociales respectives, étaient, de plus et cela n'étonnera pas, brouillés à double tour. La défunte, admise deux jours à l'hôpital de la ville de Saint-Glorieux pour un simple bilan général, avait été retrouvée froide le lendemain matin. Sans raison apparente. Ni trace de coups, ni rien. Mais, disait-on depuis, le permis d'inhumer avait été délivré bizarrement par le médecin du quartier, ivrogne assermenté d'ailleurs menacé d'être radié de l'Ordre des Médecins. Le corps, lui, était resté à la morgue de l'hôpital. Trois semaines après l'enterrement, le fils Beuzenot, l'aîné, le chef d'entreprise, avait intrigué pour obtenir en



hauts lieux un permis d'exhumer. Or, le cercueil de Germaine Beuzenot ne contenait que des sacs de sciure de bois...

Bon ! Eh bien maintenant le commissaire Prieur serait chargé de retrouver le corps de Germaine Beuzenot !... L'inspecteur Alfort resta longtemps dans le bureau de son patron.

Dans ces conditions, autant boucler cette soi-disant affaire Tepeş. Il était maintenant dix-huit heures. Muni d'un mandat de perquisition, le commissaire Prieur se rendit quand même chez le Roumain, simple routine pour couper court à tous les éventuels ragots futurs. D'ailleurs, les vacances approchaient. Autant partir en laissant derrière soi le moins possible d'affaires en cours.

Ce soir-là, le commissaire Prieur était extrêmement loin de se douter qu'en perquisitionnant chez Ion Tepeş, il mettrait à jour une affaire qui pendant longtemps allait horrifier la France entière.



Mais, pour l'heure, en ce placide lundi 26 Août, il se dirigeait, sans à priori et bon enfant, vers la rue des Grands-Champs, au numéro 13, pour une simple vérification du congélateur de Monsieur Tepeş, employé à l'Hôpital de la ville, plus particulièrement responsable de la morgue.

Extrait de « **ARTICLE 755 DU CODE CIVIL** » – ISBN 2-9516161-3-9 - 3<sup>ème</sup> trimestre 2001 – Plaquette consultable à la Bibliothèque Municipale de l'Ecole-de-Droit de Dijon, référence : 32100-006645-4





## « LA NOSTALGIE, CAMARADE ! »

**L**e nouvelle écoute de la chanson - décapante et sulfureuse - de Serge Gainsbourg : « *La Nostalgie, Camarade !* » ; l'achat, impromptu, en gare de Dijon du dernier numéro de « *l'Humanité* » ; puis les choses lues, vues, entendues le long des rues de la vie... Cela donne incontestablement une séquence au second tome de ce « *Cahier du Jour* » d'un qui ne se dit pas écrivain mais dont les actes d'écriture au quotidien démentent la protestation. Et puis, saluons le Passé bleu et le Passé décomposé, complices occultes en sous-traitance de l'artisan des mots qui ne veut pas que cela soit dit ! Refaire ce qui a été fait, depuis 1977, héritier toujours du petit talent caché sous les franges nubiles, encourageantes et péremptoires du berceau



de la rue du Val d'Amour à Dole : ah çà non ! Recycler tous les écrits-papiers, édités ou bien encore collectés dans les dossiers des instances : il faudrait voir ! Rompre avec la paresse intellectuelle congénitale ralentissant la plume ou la souris à traitement de textes, peut-être ! Mais, pour les joies inattendues de cette manie d'écrire tout en la relativisant jusqu'à la suspecter :

- *»La Nostalgie, Camarade ! »*

Longeant – l'humeur placide et débonnaire – les rues étales de la ville grise et ralentie sous Février ; mes yeux, en pilotage automatique, font un arrêt-image au blanc d'une affichette manifestant au beau mitan du trottoir d'un Tabac-Pressé. Des globuleux batteurs de lessiveuses locaux, futés à l'affût des causes au goût du jour faisant toujours recette, annoncent un spectacle musical - « Show Effroi » - au profit de la mémoire des victimes du Bataclan de Paris le 30 Novembre 2015...Suivent l'appel le numéro de téléphone et l'adresse où passer réservation sur billetterie. Ah ! Vivre en paix au présent, sans souvenirs des drames



publics et loin du passé du sang terroriste...  
Pourtant – et pour les récupérateurs de ce  
Passé décomposé :

- *»La Nostalgie, Camarade ! «*

Le Monde Nouveau est aussi là pour la littérature. Marx et Engels l'avaient prédit. Avec le Net tout le régionalisme doit être extraverti, doit être écrit de façon nette – à défaut du talent – afin d'intéresser un lectorat internationaliste méritant mieux que de la bouillie cantonale. Ah ! Etre enfin capable de communiquer avec des contes et des nouvelles, des poésies, des essais, du théâtre accessibles à toutes les femmes, à tous les hommes –sans restriction de crédo ni de couleurs... Mais, pour l'hercule-sur-la-place resté régionaliste puisque personne ailleurs n'a voulu de ses bouquins des emblavures – et qui décrète qui, dans sa région, doit littérairement vivre ou bien mourir ; pour la presse locale pressurant les bas élans de sa volaille emboquée de pensée unique ; pour les bibliothèques et médiathèques racistes, musées des gloires du cru désossées ou bien en passe de l'être



aux champs du grand Repos et du dernier Silence :

- « *La Nostalgie, Camarade !* »

L'on parle désormais d'euthanasie, de fin de vie plus confortable et le suicide un jour sera plébiscité. Comme Dieu n'existe plus pour les lavettes, pour les robots, pour les zombis, pour les « *bipèdes* » (selon le mot de Schopenhauer) l'homme devient irresponsable de sa vie et de la fin de celle des autres. Les lois sont abrogées sous couvert d'humanisme halluciné et satanique. J'avoue que j'ai – de la vie qui sciemment me fut donnée et célébrée par mon baptême, de l'éducation avec un Dieu qui n'a pas d'autres dieux que Lui, de l'enseignement de la langue française qui me fut prodigué par de vrais professeurs nantis de vrais diplômes :

- « *la Nostalgie, Camarade !* »

Ah ; Ces trois Médiathèques régionales où je vais – vêtu classe et cravaté – secondé par mon fidèle mini-ordinateur pour traitement de texte, que m'a vendu mon informaticien



algérien de la rue Battant à Besançon... Je suis ainsi poseur de bombes littéraires, assis pour l'heure à nouer des fils de mots, et que je relierai –après les avoir bien relues- au détonateur mondialiste et communicatif du Net. Dans cette chaleur racée, studieuse et élitiste du cru ; mes yeux pensent au loin et mon cœur sans frontière se penche à la portière du quotidien, sur tous mes liens extra-européens, car :

-« *La nostalgie, Camarade !* »

Signes extérieurs de civisme : je vote et paie mes deniers à César, je n'arrache pas les affichettes apposées pour le bien public, je n'ai pas de pensées haineuses pour les élus – zélés ou non- mais je relis souvent Schopenhauer, Nietzsche et Sartre, Antony de Mello et Frère Antoine, car :

-« *La nostalgie, Camarade !* »

Toutes ces mémoires, ces autobiographies de gens qui furent mais qui ne seront plus jamais... A quoi bon ? Plaise aux éditeurs de publier des livres au présent de la vie pour les



vivants de l'aujourd'hui ! Qui que fut ce quidam il n'apporte plus rien à l'humanité, dame ! J'ai – de l'enseignement prime que l'on me fit de la vie de Celui qui jamais n'écrivit le moindre mot bien que vrai Fils de Dieu :

-« *La nostalgie, Camarade !* »

« *Paris sera brûlé !* » dit Notre Dame de La Salette... Mais, de la gare d'Austerlitz, de celles de l'Est et de Lyon qui m'aspiraient souvent en 1970 ; des correspondances échangées avec le Professeur Jean Bernard, Marcel Jullian et Pierre Seghers au début des années 1980 ; de Paris tout contre Gentilly en Mars 1987 ; de l'actrice Michèle Mercier rencontrée – et avec laquelle j'ai trinqué au verre de l'amitié chrétienne en la paroisse Sainte-Rita du XV<sup>e</sup> un dimanche d'Octobre 1994 ; de la comtesse L. de R. de St-R. fréquentée en Avril 1995 ; du Parc Monceau et de son XVII<sup>e</sup> arpentés au 15 Août et à ses alentours en 2013 ; j'ai :

-« *La nostalgie, Camarade !* »



Diacre de l'Eglise gallicane depuis Mars 1995, ayant assisté à des Saintes Cènes protestantes, à des Divines Liturgies orthodoxes, m'étant recueilli au Temple des Mille Bouddhas en Saône-et-Loire, ayant planché sur la Réincarnation et la Théosophie, ayant suivi mes frères musulmans à la mosquée un Vendredi après-midi, comptant à mon actif de pratiquant catholique un certain nombres d'assistances aux offices de rite tridentin ; je n'oublie pas mes années de formation de l'âme au Petit Séminaire Notre-Dame de Vaux-sur-Poligny dans le Jura, car :

*-La Divine Nostalgie, Camarade ! »*

*Lundi 5 Février 2018.*



## **TOUT FEU, TOUT FLAMME !**

Parviendrai-je à croquer, en un tableau réaliste de cru, le zèle de nos pompiers de campagne de l'entre-deux-guerres ? Paysans taillés à la serpe, entonnoirs à gnole de prune ou de tout ce qui pouvait passer par l'alchimie de l'alambic, ne jurant que par 14-18 – y compris ceux qui n'en avaient que ouï dire – chez eux l'ardeur en vrac n'avait de sœur jumelle que la bonne foi. Ainsi leur arriva-t-il, pour tenter de contrer Vulcain, d'en appeler à un baroque



procédé –ce qui d'ailleurs fit bouillir l'encrier du correspondant de presse locale.

Un Dimanche d'Août 1936, alors qu'au bourg de Saint-Calot bêtes et fourrage d'une ferme commençaient à être damnés par des flammes échappées de quelque enfer ; tout ce que Grebauluc comptait de pompiers motivés s'activa à la vue des fumées lointaines. Ruée d'emblée sur la place du village, étirée entre le cimetière et le bistrot. Vacarme de foire houleuse avec ordres donnés par les plus gueulars afin de décider, séance tenante, de la manœuvre à mettre en œuvre. Heureusement, le maire dégringolait la rue, entraîné par ses deux cent quarante livres de graisse mandatée, les moustaches laquées de sueur et la casquette en goguette.

Devant la gravité de la situation pour laquelle devaient s'échauffer, aussi, les potentiels sinistrés de Saint-Calot ; il dégonfla un peu son essoufflement d'asthmatique et, clôturant le cours des palabres, harangua ses administrés tel un



général à l'aube d'une offensive victorieuse. Nul autre que lui n'avait d'égal dans l'art du bagout hypnotiseur, et bien avant qu'il eut évoqué – dame ! - le Chemin des Dames, Parmentier l'inventeur de la pomme de terre et Noé saint patron des armateurs ; la troupe hurlante avait déjà vrombi vers l'entrepôt du matériel municipal sis derrière le presbytère.

Tous les engins taxés d'utilité publique y étaient consignés, ou plutôt remisés sans ordre de préséance, en un bric-à-brac éclectique : alambic, pressoir à vin, bouilles à injecter, corbillard, pièges à rats, croix de bois, pompe à incendie – pour ce qui concerne le plus utilitaire. Arsenal avec, pour sous-locataires actifs, un escadron d'araignées et des unités de souris. Après avoir farfouillé un bon quart d'heure de vingt minutes, deux gaillards parmi les plus explorateurs émergèrent transfigurés ; le béret blanchi de poussière, le pantalon aéré d'accrocs et la mine entendue. A force d'ahans exhaussés de jurons, ils extirpèrent du musée un gros appareil pansu, monté sur une charrette à deux roues cerclées de



fer. On y attela dignement Copain-des-Derniers-Jours, le cheval noir ordinairement préposé à la traîne du corbillard.

Au bourg voisin – Saint-Calot éploré – le tocsin sonnait toujours comme pris de quintes de cloches. Il fallut que les zélés de Grebauluc se mettent en joute – ou, tout du moins, en route, pas de doute ! Les deux gaillards du début grimpèrent sur le convoi, les autres administrés enfourchèrent leurs vélos des emblavures, et l'équipée – homérique ou donquichottesque selon les sensibilités – s'ébranla sans plus tarder.

Le soleil assommait bêtes et gens. Des odeurs de froment et de paille aguichaient l'atmosphère, donnant plutôt l'envie de s'en aller dans l'herbe douce afin d'éteindre d'autres feux plus palpitants. Malgré l'embrasement de l'air et des esprits, femmes et enfants témoins du fait divers se dressaient sur le bord de la route ; cris et hourras de toutes les gorges concélébraient la fin de cet après-midi dominical.



Copain-des-Derniers-Jours, lui, ne comprenait décidément rien à la manœuvre. Rompu de longue date aux convois funèbres pépères à peine troublés par les sanglots calibrés des veuves et veufs diversement éplorés, il ne parvenait pas à saisir au tréfonds de sa bonne et servile caboche d'équidé le motif pour lequel on lui faisait mener ce train d'enfer. C'était des :

-Ah ! Charogne on va arriver à la bourre !

Ou pis encore :

-Milliard de dioux d'cent dioux, si tu t'magnes pas l'train, j'men vas t'triquer, vieux canasson !

Le pauvre cheval acquiesçait, cruellement atteint au plus haut de sa dignité de nécrophore.

Les roues de la charrette écrasaien les gravillons de la route sous des bouffées de poussière blanche, sautaient de côté sur des pierres qu'elles butaient çà et là, malmenant les deux gaillards apprentis-cochers. Le reste du bataillon distancé ne



braillait plus mais s'époumonait sur de canoniques vélos rompus aux trous des chemins vicinaux. Enfin, au bout d'une demi-heure bien sonnée, nos pompiers parvinrent en vue de la ferme sinistrée de Saint-Calot.

Mais quelle ne fut pas la stupeur de gens de Saint-Calot, quand ils virent les gars de Grebauluc, harassés, ruisselant de sueur ; accompagnés de leur pressoir à vin !

« **LE NOUVEL ALMANACH FRANC-COMTOIS** » Ed. Repp de Lure (Haute-Saône). 1977.



## **LA BOURRIQUETTE**

A dix ans, Pierrot paraissait seulement tout juste avoir atteint l'âge de raison, tant il grandissait mal. Sa chevelure frisée blonde et la fleur d'azur de ses prunelles atténuaient un peu la timidité qui le contraignait à baisser la tête quand il regardait quelqu'un. Il était alors obligé de hausser les yeux, et cette mimique lui donnait l'air d'un petit vieux vous dévisageant par-dessus ses lunettes. Nul ne le voyait prendre part aux jeux tapageurs des garçons. Il préférait la compagnie sans histoires des fillettes. Semblable trahison lui attira d'impitoyables moqueries de ses



camarades qui ne manquait pas de chanter « *Oh la fille, oh ! la fille* » quand il menait la ronde avec les gamines. Malgré ces vexations, l'envie ne le démangeait pas de se racheter par le vandalisme du cru très en vogue : briser les carreaux du bistrot de l'horrible mère Bohère lorsqu'elle s'enivrait avec ses gagne-pain de soulographes.

Derrière la ferme des parents du marmot, le père Normand possédait un pré bordé d'aubépine qui retenait parqué un amour de petite vache candide. Cette « pie rouge de l'Est » au pelage roux-carotte maculé de taches blanches, écoulait ses bovines heures à brouter une herbe rare et douteuse. Elle ne sourcillait pas cependant et, contente de son sort, ne ruminait jamais autre chose que sa pâture.

Sa résignation, et le brin de tendresse luisant de ses pupilles, en firent l'amie et la confidente de Pierrot. Chaque soir, dès la sortie de l'école, après avoir dévoré les tartines des « quatre heures », il trottait vers le clos du père Normand retrouver Bourriquette. Toujours au bord du champ,



sa grosse tête enfilée entre deux barbelés, elle l'attendait, le museau câlin appuyé sur une butée de terre. En guise de salut, Pierrot lui grattait le poil au-dessus de ses naseaux rosis d'où s'échappaient en souffles chauds des relents d'herbe mâchée.

Que pouvait-il lui raconter à cette vache ? Déjà, ses histoires d'écolier, les séances au coin, plus rarement les bons points. Mais les enfants n'abandonnent pas uniquement aux étoiles leurs menus secrets.

Un soir d'Automne, Pierrot très sérieux, les joues empourprées, ouvrit sans retenue son cœur à Bourriquette :

-Tu sais, la Charline, j'ai dû t'en parler déjà, elle a deux nattes rousses ; oui, et bien je vais l'épouser !

Un tel aveu fait à une grande personne n'aurait su mériter que rires et plaisanteries. Mais dans la lourde cervelle de la vache, une lueur de compréhension vacillait. Elle s'arrêta de brouter, roula de



ses yeux noirs et, toute ouïe, ne broncha plus.

Une brume, tantôt rose, tantôt bleue, flottait à quelques pouces du sol ; plongeant les piquets des clôtures dans un coussin d'ouate. Le soleil projetait au loin ses derniers feux contre les tôles des hangars métalliques. Pierrot poursuivit :

-A une heure sur le Pâquier, avant l'ouverture de l'école, je l'ai vue, Charline. Elle était adossée à un marronnier. Elle portait sa robe à fleurs mauves. Je me suis approché d'elle, elle a souri. Ah ! Si tu la voyait, Bourriquette. Quand elle sourit, Charline, son regard n'est plus de la terre. Je lui ai dit « *je t'aime* ». Elle a baissé les yeux. Je l'ai embrassée sur le front. Elle m'a regardé tristement :

-Moi aussi, je t'aime, mais jamais j'aurai de l'argent. Mon père ne pourra pas faire ma dote, avec ses trois champs et son vieux bourrin !



Alors je l'ai consolée. Je lui ai dit que sitôt l'école finie, je ferai des études pour devenir grand poète, comme monsieur Prévert ! La maîtresse nous apprend une récitation de lui, si je la sais par cœur, je te la dirai un jour. Je gagnerai beaucoup d'argent ; elle s'achètera des robes, son père prendra sa retraite. Et puis, on aura des petits enfants... Qu'en penses-tu, Bourriquette ?

Pourquoi traitons-nous de « vache » un homme sans pitié ? Quelle machination a perdu l'honneur du pauvre bovin ? Les yeux de Bourriquette dévisageant Pierrot n'accusaient rien d'impitoyable. Elle remua sa tête bosselée d'un air entendu et souffla un grand coup. Pareil soupire semblait peut-être conseiller :

-Mon pauv' petiot, t'as bien l'temps !

Soudain, dans la nuit, tombante, une voix lointaine tira Pierrot de ses projets d'avenir ; c'était celle de son père lui intimant l'ordre de rappliquer sans délai.



Un autre soir, malgré plusieurs appels menaçants de sa mère, Pierrot ne répondait toujours pas. Par bonheur, le fermier occupé aux labours tardait à rentrer. Sa femme affairée dans l'étable envoya son aînée chercher le sale garnement.

Coiffée à la Jeanne d'Arc, Anne était très maigre. Il prit un jour à son parrain la fantaisie de l'appeler « ficelle de lieuse ». La petite raffolait de ce titre de noblesse, mais lorsqu'elle connut la véritable nature de cette fameuse ficelle de lieuse, elle en demeura mortifiée, en voulut longtemps à son parrain et ne supporta plus qu'on l'appelât autrement que par son nom de baptême.

Au fait de la complicité de la vache, l'ex-Ficelle de Lieuse gambada tout droit vers le champ du père Normand, criant aux quatre horizons : « Pièèè-rrot !... Pièèè-rot ! » Mais le frérot ne répondait pas. Essoufflée, elle déboucha de derrière la haie du clos et ce qu'elle vit la laissa pantelante.



Le Pierrot, il était dans une drôle de posture ! Couché entre les pattes arrière de la Bourriquette, à, pleines mains il lui pétrissait les mamelles d'où jaillissait un lait cru et chaud qu'il ingurgitait, les yeux fermés et la bouche insatiable.

---



## LA FARCE DE MIRAUT

**L**e malheur de Miraut commença le jour où l'un des garnements, féru de vélo, lui roula dessus alors qu'il traversait paisiblement la cour. L'aventure s'étant soldée par un bras du galopin dans le plâtre, la bru battit le vieux cocker avec un échalas. Et Dieu sait qu'elle avait la main lourde pour rosser les bêtes, celle-là ! Il s'ensuivit que Miraut, l'arrière-train trop talé, quitta désormais rarement la grange.

Bien qu'il fût peiné de voir maltraiter son chien, le père Thomas n'avait rien osé dire. Il redoutait sa belle-fille et ses menaces de quitter la terre. Sans le garçon, plus de ferme ni d'exploitation ; le patrimoine serait perdu.



On oubliait presque l'incident lorsqu'un mois plus tard, la cadette renversa le landau du dernier-né en voulant le sortir de la véranda. Le bébé cria si fort qu'elle pensa payer cher une telle maladresse. Déjà sa mère accourait du jardin en brandissant une rame à pois. Désespérée, la fillette eut l'audace d'accuser le vieux chien.

Durant le repas du soir la bru tempêta. Contrairement à son habitude, le père Thomas ne fit pas chabrot en vidant un verre de vin rouge dans son assiette de soupe. Il en oublia même de se servir à boire.

-Si demain à midi votre corniaud est encore là, c'est moi qui m'en vais !

La grande rousse ne mangeait pas pour mieux pouvoir vociférer. Le père Thomas n'avait jamais compris pourquoi son fils s'était entiché d'une telle planche à pain. En prenant garde de ne pas hausser le ton, il hasarda une remarque :



-Ton petiot, c'est pas possible que Miraut l'ait fait tomber, il ne peut plus se traîner...

-Ma cadette n'est pas une menteuse !

Comme toutes les têtes s'étaient tournées vers elle, la gamine plongea le nez dans son assiette pour éviter le regard incrédule et triste de son grand-père.

-Non ! Ce chien, il faut nous en débarrasser, s'il continue il va tuer mes gosses. Faites-le piquer ! D'ailleurs il est vieux.

Le père Thomas avait frémi en entendant ce verdict. Le temps d'un sursaut il eut envie de crier qu'on ne toucherait pas à son chien. Puis il pensa qu'il était vieux lui aussi. Un accès d'autorité pourrait surprendre de sa part, mais personne n'en serait impressionné. Les yeux humides, il se tourna vers sa femme :

-Qu'est-ce que tu en penses, Jeannine ?



-Elle a raison ! Seulement, le vétérinaire ça coûte. Flanque-lui un coup de fusil à ton chien. Tu feras ça dans la grange. Les voisins n'ont pas besoin de s'en mêler.

Dès la fin du repas, le père Thomas quitta la table. Il gravit l'escalier de bois qui montait à sa chambre. Ce soir-là, les marches lui parurent interminables. Pour la première fois, il craignit de ne pas pouvoir hisser jusqu'au lit ses cent-vingt kilos bien tassés. Le sang lui battait aux tempes, comme le jour où il avait fait son attaque. Il sentit une sueur mauvaise glacer son crâne. Il se coucha tout habillé.

Il revit ce petit cocker d'un an, brun clair presque jaune. Qu'il les avait amusés avec ses grandes oreilles tombantes qui trempaient dans la soupe quand il mettait trop de hâte à la lamper ! C'était un chien monté sur des ressorts ; toujours à trépigner, à tambouriner sur le plancher avec sa queue. Ses gros yeux marron un peu exorbités semblaient vouloir tout découvrir à la fois. Et quant à la gueule : jamais un aboiement aussi criard n'avait retentit dans



tout le voisinage. Avant que l'on s'aperçût qu'il valait mieux ne rien laisser traîner sur son passage ; quatre paires de pantoufles passèrent entre ses mâchoires, sans compter trois casquettes, une écharpe et le parapluie du maire en visite. Malgré tant d'espiègleries prédatrices, chacun rivalisait de caresses à l'égard du chiot turbulent.

Et puis douze ans s'étaient écoulés comme un souffle du temps. Hormis son maître, plus personne ne s'intéressait à Miraut. Il était vieux maintenant. Cela se voyait à ses paupières rougies qui clignaient comme pour y chasser la fatigue. Le poil de son dos s'en allait par endroits, et il commençait à devenir dur d'oreille. Ses coups de gueule ne portaient plus, aussi lui arrivait-il de rester des jours et des nuits sans aboyer. Avec cette garce de bru, il fallait se chamailler pour qu'il ait à manger. A propos, est-ce que quelqu'un avait pensé à sa gamelle aujourd'hui ? Sans trop faire grincer le sommier pour ne pas réveiller la Jeannine, le père Thomas quitta le lit. Dans le réfrigérateur de la cuisine il restait deux ailes de poulet. Il s'en empara avec une hâte



de maraudeur. Tant pis pour ce que dirait la Jeannine ! Après tout, cette volaille, elle lui appartenait aussi à lui ! Les temps s'étaient vraiment désaxés : même plus pouvoir librement disposer de son bien !

Le clair de lune faisait luire le manche d'une fourche plantée dans le tas de fumier. L'auge en pierre, d'une pâleur irréaliste, ressemblait à une tombe et la pompe s'était travestie en oiseau de proie. Sans bruit, le père Thomas entrouvrit la porte de la grange, laissant se faufiler un triangle de lumière lunaire qui se découpa sur le sol de terre battue.

-Tiens, mon vieux chien !

Il déposa les ailes de poulet dans la boîte en fer blanc. Miraut dormait. Une odeur de fleurs séchées descendait du grenier à foin.

\*\*\*

Le lendemain matin, lorsque le père Thomas traversa la cour, le brouillard qui montait du fin fond des prés commençait à



encercler la ferme. Le vieil homme, las, avait mal dormi, et le somnifère avalé tard dans la nuit lui brouillait les idées. D'un pas hésitant, il avança en répétant à mi-voix, comme s'il ne comprenait pas ses propres paroles :

-Il est vieux, vieux... C'est un vieux chien...

Dès qu'il aperçut le fusil, Miraut vint se planter ferme au milieu de la grange en remuant la queue. Alors, c'était de nouveau la chasse ? Il allait retrouver les bois du Coupis, toutes les sentes qu'il avait tant de fois parcourues, la rosée qui lui mouillerait les flancs ? Ça tombait plutôt bien ; son arrière-train ne le tirait plus. Il attendit un ordre pour se précipiter dehors. Rien ne vint.

Le père Thomas s'était immobilisé en face de son chien, les canons du deux-coups braqués sur lui.

-Là, juste entre les yeux ; il n'aurait pas le temps de souffrir...



Le coup éclata si fort qu'une fourche dégringola du fourrage et vint s'abattre sur le sol en vibrant.

Le coup était bien parti, mais les plombs devaient se trouver quelque part dans une poutre au cœur du faîtage. Il s'agissait juste de faire un grand bruit pour satisfaire la bru et la Jeannine.

Quant à Miraut, il avait disparu.

Comprenant que son maître lui sauvait la vie, mais qu'il ne pourrait rien faire de plus ; le vieux cocker avait quitté la ferme, avec, dans la gueule, des deux ailes de poulet.

« **LE NOUVEL ALMANACH FRANC-COMTOIS** » Ed. Repp de Lure (Haute-Saône). 1979.

*Feuillets retrouvés le 7 Février 2018*



## **FRIME ÉTATISÉE**

**J**e suis toujours intrigué de constater l'inculture et le manque de bon sens et de logique de bien des diplômés. A croire que les diplômés ne récompensent que la mémoire. L'étudiant apprend par cœur ce qu'on lui donne à étudier et il le récite aux examens. Crise de l'emploi aidant, on étatisé le bourrage de crâne pour faire passer le temps aux jeunes à qui l'on n'a pas d'emplois à proposer. Education nationale = échappatoire et frime. Avoir ses deux Bacs, il y a quelques petites décennies, c'était quelque chose ! Mais



dans quelques autres petites décennies, plus question de ramasser les poubelles sans une licence de Salubrité publique... Nous galopons à bride abattue vers une France de diplômés qui ne sauront faire que cela.

Je n'accable pas le ministre de l'Education nationale, je sous-entends que, de nos jours, même les cons sont tenus d'être diplômés.

Je reviendrai toujours sur la panacée du « *traitement du chômage* » : le stage en Greta et autres opportuns cénacles pour caser de pseudo-enseignants qui sans cette aubaine seraient au chômage. « *Traitement du chômage* », comme l'on traite la vigne pour qu'elle ne soit pas anémiée par le mildiou et autre oïdium... On « *grétatise* » les chômeurs (fréquemment plus ou moins d'office) pour qu'ils aient la peau plus propre. Il existe trois sortes de chômeurs :

- celui qui s'en va crever sous les ponts du Quart Monde ;
- celui qui fonde une entreprise désespérée s'écroulant avant d'être rentabilisée ;
- celui qui suit des stages de formation



rémunérés.

Il n'y a donc plus de place pour celui qui recherche un emploi, vu qu'il n'y a plus d'emplois à rechercher. Je note que, d'après les dernières statistiques, l'ANPE ne place que 6% des demandeurs ; elle devient donc essentiellement un organisme de statistiques, ne conservant qu'une mission de principe pour ce qui est du placement des demandeurs. Demandeurs dont le nombre doit rester suffisant pour justifier l'emploi de tous ces profiteurs de la misère économique que sont ces astucieux employés de l'ANPE qui, ce qui est donc prouvé, seraient au chômage s'il n'y avait pas de chômeurs.

Le vrai chômeur n'existe plus, ou alors il est montré du doigt par les administrations chargées du « *traitement du chômage* ». Nous allons vers une France qui n'aura bientôt plus de chômeurs puisque personne n'aura le droit de se déclarer comme tel. Il fallait y penser et c'est radical. Oyez, bonnes gens : la France de fin 1992 – en attente fébrile des Législatives de 1993 – ne compte plus un seul chômeur !



Echappatoire, frime, escroquerie psychologique : voici les masques du « *traitement du chômage* ». Les ponts du Quart Monde, les entreprises bidon, les sempiternels stages de « *remise à niveau* » plus ou moins contraints : voici ce qui attend les jeunes Français qui étudient ! L'un comprendra mieux ainsi qu'ils passent diplôme sur diplôme en attendant studieusement l'âge de la pré-retraite... Alors, décidément puisque pas grand monde ne se déclare officiellement pour le partage de l'emploi – sauf nous autres Verts progressistes – qu'on limite les dégâts dispendieux du « *traitement du chômage* » ! Et que l'on cesse de faire des diplômés, des individus incultes, dépourvus de bon sens et de logique !

## **AFFAIRE À SUIVRE !**

Je connais un moyen de réduire le chômage et même de le supprimer. La recette peut paraître actuellement draconienne, mais l'ère



du Verseau ainsi que les impératifs sociaux nous y conduiront de force : plus qu'un seul emploi par couple ; ou l'homme, ou la femme (ce qui fera le bonheur des féministes et des papas-poules).

Préconiser une telle (r)évolution soulèvera bien sûr immédiatement et violemment une seule objection à priori monumentale : « *oui mais, les ménages ne parviendront plus à joindre les deux bouts !* ». question pertinente à priori seulement : 1) il existe de nombreux ménages français dans lesquels ne rentre qu'un salaire et qui ne sont pas indigents ; 2) « *joindre les deux bouts* » signifie trois fois sur quatre « *accéder à la possession du superflu* », ne serait-ce que pour épater le voisin. Attitude typiquement campagnarde. Et l'on rencontre des foyers possédant deux voitures, deux modes de chauffage (fuel et bois), bref : on double la consommation d'un ménage moyen ! L'on a même inventé et propagé le slogan mensonger : « *nos emplettes sont nos emplois !* ». Inéluctables perdants à ce jeu de cons...sommateurs : les enfants qui ne sont plus que prétextes à allocations diverses. Les parents baisent ; les enfants trinquent. (Il



me revient ce mot de Coluche : « *Il y a des gens qui ont un enfant parce qu'ils ne peuvent pas avoir de chien !* »...

La (r)évolution que j'expose est impeccable au sens littéral du terme : *qui ne peut pécher*, mais en théorie seulement. Revers incontournable de cette évolution en effet, cette nouvelle moralité sociale passera pour insensée – compte tenu du triste appauvrissement intellectuel et spirituel des Français moyens : 1) exiger un seul salaire par couple peut déclencher un mécontentement national multicolore ; 2) les gens qui vivent des excès, également nationaux plus ou moins étatisés, de la consommation boulimique pâtiront de l'avènement d'une action civique, toujours nationale, contre le gaspillage.

Il faudra donc encore attendre l'effondrement complet des actuels acquis et des actuelles mentalités pour restituer à la France sa dignité sociale, son sens et son instinct de survie.



## **NE VOUS SOUSTRAYEZ PAS A L'ÉVOLUTION SPIRITUELLE !**

Tout est régi par une Conscience Universelle dont nous sommes tous, sans exception, une étincelle ; et nul ne peut impunément se soustraire au processus global d'évolution. Humains, animaux, globe terrestre, planètes, étoiles et satellites ; tout cela possède en mémoire un programme irréversible mais non délimité dans le Temps. Rappelons que la notion de temps n'existe pas pour la Conscience Universelle. Tout évoluant, chairs et matériaux, pourquoi voudrions-nous que



les systèmes et les dogmes échappassent à l'évolution ? Politique et religions, prolifiques les unes comme les autres, seront immanquablement frappées d'évolution. Un mot définitif sur la politique : l'effondrement de tous les systèmes traditionnels a commencé... La nature ne procédant jamais par bonds, le compte de la vanité politique ne sera pas réglé en un septennat... Mais réjouissons-nous cependant de ce que cette même nature ne revienne jamais en arrière, ne régresse en aucun cas. L'acquis – minime soit-il – est définitivement acquis et grossira l'acquis, patient mais fatidique, croissant mandat après mandat présidentiel. Je profite de la dictée de cette évidence primordiale pour mettre en garde mes amis Verts de Côté d'Or élus et futurs dirigeants : aucune erreur, sur le fond comme sur la forme, ne leur sera pardonnée si elle rappelle les travers des systèmes en voie de déchéance, de droite et de gauche et des autres couleurs.

Il est désormais clair – et constaté aux portes de notre quotidien – que les politiques



évoluent plus vite que les cultes. Ce qui n'a rien de surprenant lorsque l'on reconnaît que la politique ne se mêle pas au domaine religieux, sauf en cas de contentieux localisé à la Don Camillo, et autres vœux dominicaux de jour de scrutin. Or, pour la première des premières fois ; un « système » apparaît qui prend en considération la spiritualité, qui démontre que l'environnement, la pollution ne sont pas limités aux problèmes des rivières polluées et autres décharges publiques intempestives : l'Ecosophie ! Nouvelle donne dans l'évolution des esprits, des mentalités, des morales et des âmes. J'affirmerai que l'Ecosophie (sagesse des environnements) est l'Ecologie de l'intangible. Il faut, d'urgence, apprendre à vivre avec ce que l'on ne voit pas ; apprendre à penser positivement ; apprendre à communiquer utilement ; apprendre à réfléchir sur le pourquoi de l'Homme. L'Ecologie, renforcée par l'Ecosophie, nous empoigne par le col en nous criant l'ahurissante débilite de nos vies quotidiennes sans conscience de Français moyens. Si vivre ce n'est que « *travail-famille-caveau d'famille* » autant claquer tout de suite ; cette programmation de *vivotage* est sans intérêt



pour l'Humanité entière, ce n'est qu'un jeu de con...se le dise !

Je ne veux, bien évidemment, pas entendre vrombir l'anachronique objection : « *Oui, mais on n'a pas le temps de réfléchir ! Du temps pour réfléchir, vous en avez déjà et vous en aurez de plus en plus : stagnation du chômage, temps de travail réduit, partage de l'emploi tel que préconisé plus haut.*

Retenez ce mot : ECOSOPHIE !

Pour première leçon, je vous donnerai à méditer cette phrase : « *Tout est régi par une Conscience Universelle dont nous sommes tous, sans exception, une étincelle ; et nul ne peut impunément se soustraire au processus global d'évolution.* »

Alors ne gaspillez pas votre énergie à tenter de vous soustraire à l'évolution spirituelle, à moins que vous ne vous complaisiez dans une stagnation de non-vie. Quoique, même dans ce cas de refus de participer à l'évolution collective, vous auriez une démarche, une action passive, négative certes mais une action.



Vous vous exposeriez à l'incontournable notion d'engagement énoncée par Jean-Paul Sartre : « *Ne pas choisir c'est également choisir : c'est choisir de ne pas choisir* » (*L'Existentialisme est un Humanisme -Ed. Nagel*).

Faites le choix de la vie pensée, de la vie méditée, de la vie partagée ! C'est le choix de la vraie vie. Il ne se réclame ni d'une gauche, ni d'une droite politiques et, de plus, mon acte de vous l'écrire ne me rapporte pas le moindre centime.

*Eté 1992 – Extrait de FLORICA n° 35.*



## **LEGION D'ERREUR ET PALMES À RAS DES BIQUES.**

Ces derniers temps j'apprends que tel auteur, prolifique pour veillées des chaumières des emblavures, a obtenu la légion d'honneur ; que telle poétesse canonique à rayonnement de palier s'est vue affublée de palmes académiques sous-préfectorales. Ces distinctions ayant tout de même engagé les récipiendaires dans une traque au long de longues années d'intrigues pas toujours glorieuses ni même avouables. Comportement primaires fort humains que je ne fustigerai point ; étant moi-même de nature très humaine avec la tête près du bonnet.

Nonobstant, la psychologie comportementale m'attire le plus logiquement à colorer de quelques teintes ces distinctions sensées



impressionner les quidams courants et coulés en séries rurales :

- les pourvoyeurs de telles récompenses n'ont agi qu'à la demande d'intervenants n'ayant pas forcément lu les écrits à primer – et sans doute ne les liront-ils jamais ;
- même objective inertie du lectorat lettré et cultivé .Même bon sens de fond à la faveur des lecteurs populaires qui diront : « ..et il a eu la légion d'honneur à l'arrachée... » ou « ...une fois grisonnante et bien ridée, on l'a décoré des palmes académiques pour honore le quatrième âge » - mais qui ne liront que peu, ou rien, des « œuvres » primées et périmées de ces astucieux plumitifs ;
- ces prix littéraires décentralisés font penser à la publicité télévisée louant tel décapant pour WC ou n'importe quelle lessive ; l'on en parle parce que les fabricants ont payé fort cher pour qu'on en parle, mais pas parce qu'ils sont meilleurs que les produits des concurrents.

Légion d'honneur = légion d'erreur. Palmes académiques = plumes du cru au fut des dindes en fin de ponte dans les bassecours littéraro-cantonalos bourbeuses !

Louis Aragon cotisait-il à l'association des



Poètes de la Pitié ? Georges Simenon était-il membre de la Haute Académie de Bourre-la-Baronne ? Il paraît que, seul, un chien suivait le corbillard à l'enterrement de Mozart.. Combien de créateurs de génie connurent de leur vivant le dénigrement de leurs semblables, le mépris, la persécution, voire la misère ? Insulte à la mémoire de ces maîtres disparus que de courir après de vaines distinctions ; lorsque l'on n'est que de petits tâcherons de la plume à rayonnement approximatif !

Par ailleurs – ô ! Triomphe du bon sens élémentaire – vu les nouvelles données géographiques de la mondialisation et lorsque l'on dévisage le planisphère – la légion d'honneur finira par ne plus être qu'une distinction locale.

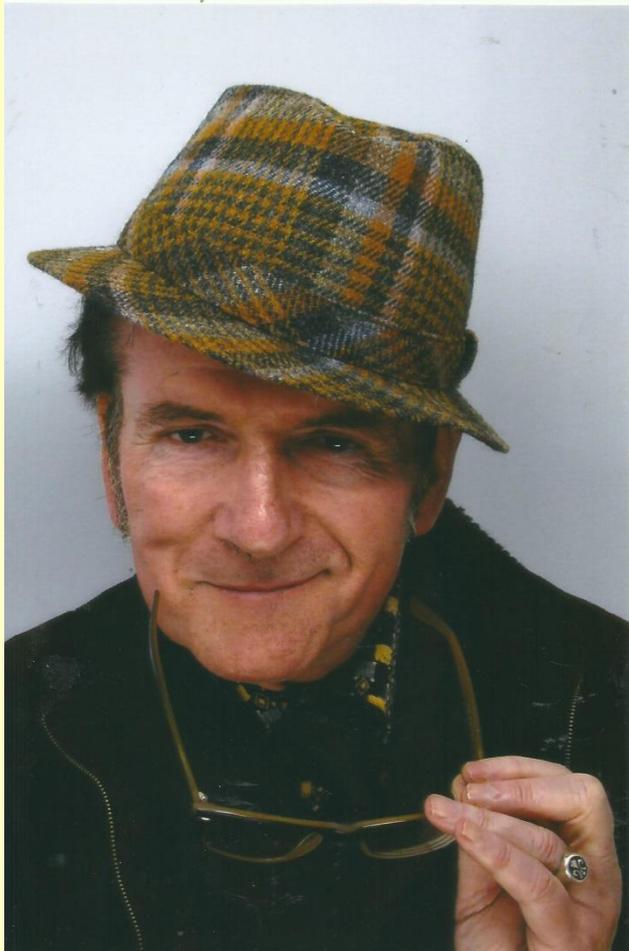
Ce sont les incolores et les approximatifs qui sont aiguillonnés par le viscéral besoin de se mettre à plusieurs pour se donner l'illusion d'être quelqu'un. D'où le palliatif commun des académies et des associations.

*Mardi 13/03/2018.*



Nouveau chapeau dijonnais de Printemps. Mercredi - jour de Mercure, jour de la Communication - 14 Mars 2018. Matinée stratégique au Parc de la Toison d'Or pour inaugurer une plage d'écriture avec, en toile de fond et de motivations, Dijon - Porte du Monde. Action de grâces pour celles reçues durant 15 années ; dans le domaine professionnel flamboyant, dans le relationnel engageant et dans le rédactionnel déterminant. Pensées, toujours fleuries, pour les accortes jeunes personnes qui m'ont inspiré des pages intemporelles à l'audience semper virens et sans frontière !

Mercredi 14/3/2018





**« Jeune femme à l'orgue » Eduard Veith (1858-1925)**



# LA TACHE DE NAISSANCE.

(Nouvelle)

**A**u mitan de sa cinquantième année d'avancée sur le chemin du Temps, Gabriel-René ressentit comme une fatigue face à ce qui fut et à la certitude de ce qui ne serait sans doute jamais. Je veux parler de certaines bonnes et légitimes incidences de la vie. Pourquoi ce qui fut gris ou noir resterait-il la couleur la plus accaparante sur la toile de sa vie ? Il souffrait soudain comme d'une lassitude existentielle larvée de questions aux réponses indécelables. A quoi bon – non persister à vivre – mais à quoi bon poursuivre



l'aventure sacrée de la vie tout en cheminant au ralenti, appesanti, conditionné, envoûté par un passé qui lui revenait en séquences ou clichés obstinés durant son sommeil et plusieurs nuits par semaine ? Certains cadres domestiques de son enfance avec une netteté de film sur grand écran lui étaient projetés, alors que tous ces décors – voire ces maisons – n'existaient plus depuis quelques décennies. Que des parents décédés reviennent de nuit s'imposer à son souvenir, soit ! Mais des objets, des meubles, des intérieurs déménagés ou détruits ? A quoi bon, par déduction, de continuer à croire toutes ces vérités apparentes qui nous furent imposées au torrent de notre enfance dans des lieux qui n'existent plus, et par des personnes qui, elles aussi, n'ont plus d'apparence physique dans aucun lieu mais qui se sont dissoutes dans la terre du Grand Champ du Repos et du Dernier Silence ? A quoi rime de persister à croire à tout ce qui n'est plus que dérision aux vents du Temps qui souffle et tout étouffe ? A quoi bon de croire à ces histoires, à ces déboires d'une histoire personnelle qui change et mue, se confirme ou se renie au fil des ans réformant ou dévorant ? Nous ne sommes parfois, au bord de l'eau glauque ou cristalline de l'étang de notre vie, que de débiles crapauds humains coassant dans le doute croissant : « on



*n'sait plus quoi croire !* »...Gabriel-René, parfois, hasardait même la pensée qu'à la maternité où il était né le 30 Avril 1951, il y avait eu malonne...D'ailleurs, assez rapidement, il entendit souvent la mère lui rétorquer : *« toi, tu n'es pas comme tout le monde ! On ne sait pas à qui tu ressembles !* » Étonnante est la lucidité qui nous décille les yeux de l'esprit sur notre prime enfance au fil de l'avancée sur le chemin de halage du Temps !

**A**lors, sans toutefois jouer les Freud de campagne, Gabriel-René s'engagea, courageusement et froidement, dans une enquête méthodique et chronologique. Une enquête, somme toute, lucide et détachée comme s'il eût été question d'une investigation concernant un étranger. L'émotivité est le plus grand adversaire de la conscience. Manipulés par l'émotivité nous ne voyons plus, nous n'entendons plus, nous ne raisonnons plus : la conscience est vide en nous et nous sommes devenus des marionnettes, des morts-vivants ! La conscience - la décision de choisir la conscience - requiert et du courage et du dépouillement ; il faut sabrer dans le vif pour extirper l'erreur qui paralyse - souvent justifiée par un quiétisme sécurisant. Bref, lorsque



l'illusion, les illusions, ont clos leur besoin de sclérose et de sape de la conscience, il est extrêmement laborieux de retourner sur la terre ferme et parfumée de la vie réellement vécue. Et ne parlons pas du sentiment de culpabilité qui nous harcèle en nous serinant les pseudo-commandements des religions ; par exemple, la charité, cette charité bien pratique pour faire des hommes des lâches, des hypocrites, des scribes, des pharisiens, et toute une nuée de bestioles métapsychiques et parasites qui apparaissent au fil de l'évolution des boutiques religieuses. La déformation, la manipulation – d'une religion catholique, par exemple – semblent nous avoir convaincu pour la vie que l'égoïsme est le plus noir des péchés et qu'il faut du matin au soir se gargariser avec le mot « *charité* ». L'éveil, douloureux, de la conscience va consister à regarder avec des yeux propres et sans lunettes déformantes – non religieuses – et il nous apparaîtra que la charité n'est trop souvent rien d'autre que l'intérêt personnel dissimulé sous le manteau de l'altruisme, et que l'égoïsme le plus accompli est de faire quelque chose pour éviter un sentiment désagréable... Il en va de même du concept de « *devoir* » ; encore un mot



galvaudé prétexte à toutes les tyrannies exercées sur le prochain.

**G**abriel-René fut ainsi conduit à se rendre compte que, finalement, jamais ses parents – ceux qui l'avaient ramené de la maternité – n'auraient dû se marier. Ni entre eux, ni chacun de son côté, d'ailleurs. L'union d'un colérique tyrannique et d'une femme fragilisée par une enfance et une adolescence plutôt rude ne pouvait donner qu'un produit contrarié – un fruit gâté – au point qu'il faudrait qu'il s'écoulât sans doute les deux tiers d'une vie normale avant de rendre ce produit conscient, équilibré et ferme dans un monde où il agirait sans subir mais sans agressivité. Ce produit, déjà quand même bien dégrossi, Gabriel-René l'entrevoyait tous les matins dans la glace en se rasant. Et il ne rejetait toujours pas l'hypothèse que tout ce qu'il avait subi depuis sa naissance n'aurait jamais dû s'accomplir.

**C**ertes, il n'était pas question de juger qui que ce soit, surtout pas les parents, mais comprendre, ne retenir que les données et les informations objectives ; ces deux attitudes saines n'ont pas à être ravalées au rang de



péché. Le mot « *péché* », encore un mot à rayer du dictionnaire des êtres éveillés. « *Erreur* » est le mot approprié. Rayons également celui de « *diable* » pour le remplacer par « *criminel* ». Ne parlons plus de « *foi* » qui n'est autre que la crédulité en d'expectatives spéculations théologiques et doctrinales dont vivent les gens d'Eglises diverses et concurrentes ; avançons le terme « *adhésion* » ou bien encore « *certitude* ». « *Je ne crois pas, je suis sûr !* » : tel est le Credo du croyant bien. Adhérer à Dieu, malgré trop d'hommes et de femmes en principe consacrés à son service et qui le recrucifient à longueur d'année liturgique ! Finalement, le Credo du libre-penseur sensé et digne de ce nom est canonisé par ces mots : « *Je crois en Dieu, c'est tout !* » Ne pas juger, donc. Constaté les faits, les actes, discerner les causes plutôt que de fulminer contre les conséquences. Ne pas réagir par la critique présomptueuse ni encore moins par la haine. Se contenter de fuir l'erreur pour vivre au propre de la conscience. « *Comprendre et ne pas juger !* » - cette devise était celle de l'immense Georges Simenon.

**M**ais les traumatismes de l'enfance restent à longtemp, attendant le remède à priori



introuvable ; traumatismes qui suinteront le long du Temps jusqu'à l'évolution spirituelle suffisante du blessé. Le souvenir le plus angoissant de son enfance, Gabriel-René le vécut un Dimanche après-midi d'été. Les parents étaient partis à vélo en l'emmenant sur le porte-bagages de la bicyclette du père. Il devait avoir cinq ans, venait de découvrir l'école primaire. Par malheur, c'était le père qui l'avait pris avec lui. Le porte-bagages du vélo était surmonté d'une sorte de fauteuil en gros fils d'acier avec des étriers pour poser les pieds. La promenade les conduisit à six ou sept kilomètres de la maison, le long d'un canal. Au retour, une péniche était engagée dans l'écluse. Le père, sec et nerveux, s'arrête, la mère aussi, juste au milieu du pont de bois aux planches disjointes. Et le père n'eut plus d'attention que pour les mouvements lents de l'écluse et l'interminable descente du bateau dans le sas. Or, le père n'était pas descendu du vélo, le pied à terre et la main droite agrippée à la rambarde du pont, il conservait le pied gauche sur la pédale ; ce qui penchait dangereusement le vélo au point de faire arriver la tête du gamin entre deux espaces de la barrière du pont, une barrière en petites poutres noires. Et l'horreur était en contrebas : un bouillonnement, un



gargouillis, des gerbes jaunes crachées par les vanes de l'écluse. Avec tout ça une odeur, non pas d'eau de canal, mais une odeur industrielle et acidulée – car à l'époque l'usine de produits chimiques longeant le canal y déversait tous ses rebuts. Tassé sur la droite du siège du porte-bagages, donc très mal à l'aise, Gabriel-René avait le vertige et sentait que d'une seconde à l'autre il allait tomber dans le canal...Et il gémissait, et il pleurait, et il criait qu'il voulait qu'on s'en aille... Le père ne pensa jamais à redresser le vélo. Il continuait à se passionner pour la lente manœuvre de l'écluse, jusqu'à ce que la mère prenne timidement la défense du bambin et que les vélos repartissent, penauds, sur le chemin du retour. Le père jurait, ruminait une colère contenue qui ronfla sur les quatre kilomètres séparant de la maison. « *Saleté de gosse !* » est l'apostrophe que Gabriel-René entendit le plus souvent.

**L**es parents s'étaient mariés sur le tard. Il y eut tout d'abord un enfant mort-né. Le père avait quarante ans et la mère trente-sept lorsqu'il naquit. Une sœur vint également au monde trois années après lui. Une enfant, celle-là, réellement fille de ses parents.



**C**ertes, jamais il ne manqua de quoi que ce fut à la maison. La nourriture était bonne et bien suffisante. Mais il y avait, sous-entendue, la satisfaction du devoir accompli. Une sensation tacite que tout était fait avant tout par devoir. La lettre avant l'esprit dont parlent les Evangiles. Et puis s'imposait l'antisocial « *chacun chez soi !* » isolant les deux enfants du reste du village. Ce n'était pas la coutume d'aller chez les gosses des voisins ou de les inviter pour jouer ou bien pour le goûter des quatre heures. Les parents, venus d'une autre région, ne se mêlèrent jamais à la vie du village. L'absence d'instinct grégaire est plutôt louable en soi, mais cette sagesse exacerbée peut pénaliser les enfants au niveau de leur comportement avec autrui. Ce qui fut le cas. Un exemple ; les gosses, tous les ans pour Mardi gras, « *faisaient carnaval* » en se déguisant et en visitant les maisons du village, quelque fois carrément nantis d'un grand sac à provisions – pour y glaner gâteaux, bonbons, œufs, etc... Jamais Gabriel-René et la sœur ne participèrent à ces réjouissances. A qui la faute ? On ne pourrait l'avancer en fait, mais il rôdait dans l'air comme une réticence, une méfiance, un « *ça ne se fait pas !* »... Un jour, devant la barrière de la maison, Gabriel-René avait prêté



son harmonica à un camarade plus âgé que lui qui s'époumonait dedans à cœur joie en des airs connus du moment. Le père, apercevant la scène, rapplique en vociférant, arrache l'harmonica des lèvres interloquées du grand gars, le jette par terre et le piétine. Gabriel-René est illico sommé de rentrer à la maison.

**C**e qui ravissait pourtant Gabriel-René dans ce village de plaine, c'était la campagne environnante, les bois, la neige et, en règle générale, la solitude au chaud milieu de cette nature odorante. Lorsque la maîtresse, ou le maître d'école, organisait une promenade le samedi après-midi ; c'était une vraie fête de se rendre assez loin dans des lieux où il n'aurait jamais eu l'occasion de s'aventurer seul ou avec les parents. Deux clichés devaient rester imprégnés toute sa vie devant la mémoire de ses yeux. Un soir d'hiver de sortie d'école, vers cinq heures. Il était resté pour aider la maîtresse à faire les tampons. Il s'agissait de reproduire sur les cahiers du jour, à la page du lendemain, des fleurs ou des animaux à l'aide de tampons encrés. Destinés à la petite classe, ces dessins seraient ensuite coloriés ou peints par les plus petits écoliers. Tous les autres élèves étaient partis Lorsqu'il se retrouva sur le



perron de l'école, haut de quatre fortes marches, le soleil couchant rougeoyait le ciel, la maison d'en face, son bosquet, et puis la neige qui recouvrait le tableau. La neige était irréelle, immatérielle, hors de ce bas monde. Emu, Gabriel-René songea : « *Il ne faut pas que tout cela se perde !* ». C'est de cet an, peut-être de 1958, que lui resta le désir viscéral de créer. Créer quoi ? Il ne le savait et ne le saurait que beaucoup plus tard. Le second tableau, intrigant, était composé des pierres tombales, hautes, grosses, grises ou noires et luisant sous la pluie qu'il apercevait en passant devant le cimetière lorsque la grille était ouverte. Surtout les fins d'après-midi où le jour se retirait déjà en laissant les voiles, les brouillards, les contours de la nuit s'insinuer en louvoyant. La mort, un jour, mais dans bien longtemps. La mort, mystère de laideur incompréhensible. L'emblème de ce village aurait pu être, après tout, une pierre tombale. N'était-ce pas aller aux devants de la mort que de venir habiter dans ce village, innommable, puisqu'il ne sera pas nommé ? Ce village fit le malheur du père. Il fit, beaucoup plus tard, le malheur de la mère. Seule la sœur échappa au massacre – à la malédiction des « *Cloportes* », tels qu'un jour



un instituteur à forte personnalité nommerait les habitants.

**E**t la religion ? Les parents pratiquaient. Le père avait suivi la mère qui, sans le mariage, se serait sans doute faite religieuse ; ce qui aurait mieux valu pour elle qu'une vie matrimonial avec le pire et sans le meilleur. La religion, c'était la messe du Dimanche, avec ses traditions campagnardes d'alors : les habits du Dimanche, le pain béni, les enfants de chœur dont Gabriel-René fit partie de bonne heure. C'était aussi le catéchisme du Jeudi après-midi avec, parfois, des films fixes et muets de Tintin et Milou que le vicaire passait en lisant les dialogues au fur et à mesure du défilement des images. La salle de catéchisme dans la maison d'un particulier, jadis cultivateur, était une petite pièce très ancienne avec des poutres et une charpente des murs apparente entremêlées de torchis. Un endroit sombre avec seulement deux petites fenêtres basses sur le devant et un perron fait d'une grosse dalle lisse. La religion, c'était aussi son père invitant fréquemment curés, vicaires et religieuses à sa table ; faisant les lectures à la messe du Dimanche, mais navrant sa maison et les environs immédiats de colères noires et de jurons infernaux. La



religion, c'était la mère lui disant : « *Quand Monsieur l'Abbé rentre dans la maison, c'est comme si c'était Jésus qui venait !* » Le vicaire se prénomait Antoine ; très grand, blond, bel homme, il se déplaçait à moto, avait une belle voix, prêchait superbement. Il avait trente ans lorsque Gabriel-René en avait dix. Après Vatican II il devait défroquer, se marier, puis divorcer plus tard. Un autre vicaire aussi, prénommé Pierre, le remplacerait, viendrait aussi souvent souper à la maison paternelle. Plus intellectuel que le précédent, il parlait d'un livre qu'il était en train d'écrire. Un jour lui aussi partirait reprendre d'autres études à la Sorbonne de Paris et se marierait... « *Vatican II, un printemps pour l'Eglise* » minaudait-on en ces débuts des années 1960. Tant pis pour les dégâts, les ruptures de vœux, les désertions et les vies sacerdotales saccagées ! La religion, c'était aussi le propre baptême de Gabriel-René pour lequel ni le parrain, ni la marraine ne s'étaient dérangés... La religion, c'était encore le baptême d'une cloche de l'église du village pour lequel le père fut choisi pour être le parrain. Parrain avec une voisine pour marraine. Peu de temps après la cloche devait se fêler puis être remplacée. Pour Gabriel-René, la religion ce fut toutes ces coutumes et ces



événements, mais jamais un appel de l'au-Delà, jamais un élan vers l'Autre Dimension, jamais une ferveur extatique, jamais une dévotion sincère, un idéal, un refuge. En fin d'école primaire, il crut pourtant être appelé à une vocation à la prêtrise ; mais toutes les tentatives entreprises pour concrétiser ce premier choix hasardeux se diluèrent dans des échecs réitérés. En fait, jamais il n'accéda à la voie libératrice et transformatrice de la spiritualité rénovatrice, mais stagna dans les à-peu-près et les miasmes de la religion de façade. Cette religion, c'était aussi les enterrements auxquels il participa très tôt comme enfant de chœur et qui le terrorisaient au point de le rendre malade psychiquement. Dès qu'un glas sonnait, il savait que la, ou les nuits prochaines, il allait mal dormir et faire des cauchemars épuisants. Quant à l'après-midi d'été où dans le soleil il surprit soudain pour la première fois à sa gauche le corbillard qu'il n'avait pas vu arriver alors qu'il se trouvait contre la barrière de la maison et qu'il n'allait pas encore à l'école...on parlerait aujourd'hui de « *traumatisme* ». Ces deux chevaux noirs tirant un chariot également tout noir et chargé de fleurs... Un chariot qui avançait si lentement qu'à tout moment on aurait cru qu'il allait s'arrêter. La religion,



finalement : des traditions auxquelles on assiste passivement, par crainte ou par sentimentalisme, des coutumes bizarres, un décorum malsain et déprimant, et la peur, la terreur, l'arrière-pensée d'être abusé par des malentendus... Car peut-il être concevable de parler de Jésus en débarrassant toutes ces panoplies funèbres ? Un jour, Gabriel-René entrerait au Petit Séminaire, en sortirait trois ans plus tard. Un long cheminement, une quête harassante allaient le conduire dans des officines cléricales de toutes les couleurs en passant par la réincarnation, l'Eglise gallicane, les Traditionalistes de la fraternité Saint-Pie X, ceux de la Fraternité Saint-Pierre, les Béatitudes et bien d'autres spéculations doctrinales encore, pour le laisser donc, à cinquante ans, sur sa faim des nourritures célestes de l'âme ; mais libre de déclencher le grand ménage dans sa vie spirituelle contrariée et chaotique. Cela le conduirait à jeter ou à brûler quantité de livres dits « *pieux* » et autres écrits suspects. Et, par-dessus tout, à rencontrer la vraie spiritualité chrétienne faite d'intériorité et d'adhésion personnelle, individuelle, engagée à Dieu, seul et qui suffit, sans associés ni saints problématiques entraînant dans le gouffre gluant du



polythéisme. Dieu seul qui suffit, à la puissance et la splendeur, aux antipodes de l'aliénation à une pléthore de boutiquiers et de camelots culs bénis. Mais n'anticipons pas ; le meilleur serait pour bien plus tard et le plus mauvais stagnait là, tout proche et croupirait longtemps...

**L**e père était grand, dégarni, maigre, nerveux, fumeur, un peu buveur quoique jamais ivrogne. Son malheur, finalement, fut de ne pas poursuivre sa vocation qui l'avait engagé en région parisienne pour travailler dans les châteaux comme jardinier – nous dirions aujourd'hui « *décorateur-paysagiste* ». Mais jamais, au grand jamais, il n'aurait dû atterrir dans ce village-cloaque qui allait faire son malheur à brève échéance. La mère, soumise en apparence, fut en fait le souffre-douleur de ce père. Mais sous des dehors humbles et résignés – pieuse humilité de camouflage – elle cachait une volonté farouche, certes inemployée, mais qu'elle saurait un jour déborder sans discernement au point de commettre quelques injustices inexcusables au préjudice de prochains desquels elle aurait dû se sentir redevable. Un être déterminé au tréfonds de lui-même, mais dépourvu de moyens d'expression et de statut social la



cautionnant pour se réaliser. Paradoxalement, un rôle de martyr dans une toile initialement tressée de volonté pour s'affirmer. Encore un méfait de cette religion aliénante sacralisant la dépersonnalisation, la faiblesse, la démission, l'échec, la passivité toutefois rongée de ruminations névrotiques. Cette mère, également, n'aurait jamais dû venir dépérir aussi dans ce village qui ferait son malheur à très longue durée car elle devait y devenir presque nonagénaire.

**C'**est pourtant, et hélas, par cette mère que Gabriel-René devait garder comme une fêlure incurable le souvenir le plus désespérant de sa prime enfance. Il n'allait pas encore à l'école. Il devait avoir quatre ans. C'était un début d'après-midi, vers deux heures, peut-être. Un jour avec du soleil qui s'invitait par les fenêtres, au printemps ou tout en début d'automne puisqu'il ne faisait pas froid. Devant le petit poêle bleu outre-mer de la chambre à coucher qui servait pour toute la famille, Gabriel-René se trouva dans les jambes de la mère qui s'affairait à balayer le parquet. D'un mouvement d'agacement elle le poussa en jetant : « *Va-t'en, saleté !* » Saleté ? Il fit le rapprochement avec le tas de poussières grises



restée sur le plancher ciré devant le petit fourneau. Saleté. C'était cela. C'était tout ce qu'il était. C'était tout ce qu'il valait. Tout ce qu'il valait pour ces gens que l'on nomme « *parents* »! D'ailleurs, le père vociférait souvent : « *saletés de gosses !* » ou, pis encore : « *j'en ai marre de me crever le cul pour ces saletés de gosses !* »... Gabriel-René, figé de stupeur, ne sut que ravalé de grosses larmes vers un cœur plus gros encore.

**P**assons les ans navrants et les années fripées ! Nous échouons en 1966. En Décembre. Gabriel-René est dans sa chambre à recopier de la musique, car depuis trois ans il ne rêve que de musique d'orgue et de composition pour cet instrument. Cette musique fut le premier des cadeaux à vie qu'il reçut au Petit Séminaire lorsqu'il y entra en 6<sup>ème</sup> alors que l'on y construisait un orgue tout neuf de deux claviers. Gabriel-René recopie un « *Noël sur la Voix humaine* » qu'il a composé un dimanche après-midi d'été sur l'harmonium de l'église. Tout transporté du souvenir de la composition de cette toute première partition, il n'entend pas un appel, pourtant grinçant, de son père attablé dans la cuisine. Car il est dix-neuf heures, l'heure sans délai de souper.



Alors le père entre, furieux de ne pas avoir obtenu de réponse, se dresse devant la table où écrit Gabriel-René en vociférant : « *ta musique, toujours ta musique !* » ; et il s'empare de la partition, la jette sur le plancher puis hurle : « *tu commanderas lorsque je ne serai plus là !* » Puis il sortit en claquant la porte. Gabriel-René pleura longtemps au point que le lendemain matin il avait encore les yeux rougis de larmes. D'un air faussement innocent, le père lui demanda ce qui lui arrivait... Pourtant, durant cette nuit de tristesse, entre deux réveils désespérants, Gabriel-René avait une nouvelle fois revu cette belle dame qui jouait de l'orgue dans un grand salon richement meublé et décoré. Elle était jeune encore. Avec de longs cheveux auburn et bouclés. Son orgue était un positif de deux claviers, le buffet en était de bois clair et les tuyaux de la montre comme étincelants de diamant. Lorsqu'elle eut fini de jouer, elle se leva. Sa robe était longue et mauve et satinée. Elle regarda Gabriel-René comme s'il se trouvait dans le salon et lui promit : « *Un jour, un jour, ce ne sera sans doute pas avant longtemps, mais un jour, un jour !* » Après ce réconfortant songe digne d'un conte merveilleux du Grand siècle de Louis XIV,



Gabriel-René avait allumé prestement sa lampe de chevet, ôté la veste de son pyjama et considéré une nouvelle fois cette tache de naissance qui l'avait toujours intrigué : là, au-dessus du cœur et vers l'épaule, de deux bons centimètres de haut, plutôt large et très nette : une fleur de lys.

Une semaine après le drame de la partition, le père mourait violemment comme il avait vécu. A quoi bon narrer le reste ? Parler des tribulations sordides que Gabriel-René devait supporter dans ce « *cloaque* », puisque certaines menées du maire et d'un voisin eurent pour lamentable mobile de tenter de le faire interner à vie chez les fous ? Puis il y eut surtout, découlant de cette dictature clochemerlesque et bouseuse, une période de chômage étalée. Il y eut aussi tout un lot de provocations à la Gainsbourg, aggravées de poésie forcenée qu'il opposa à ce si infernal trou du cru.

**E**t puis, un jour, un jour enfin hors de ce destin si vain, Gabriel-René partit pour la ville. Tout commença pour lui par fonctionner plus décemment. Il déménagea souvent pour bonifier toujours plus sa résurrection. La mère



mourut, elle aussi comme elle avait vécu, en silence et dans la nuit. Mais le taraudait la vrille des regrets de ce qui ne fut pas, de ce qui pourtant aurait dû être, de ce qui ne serait sans doute plus jamais. Toutefois il apprit à ne pas se plaindre ni non plus à plaindre les autres. On s'est trompés ou l'on a été trompés. On a tout gâché ou bien l'on nous a tout gâché. On oublie tout et l'on s'en va plus loin faire autrement et avec d'autres gens. Gabriel-René ne s'était jamais marié, tenant aussi le mariage pour un acte de commerce dans lequel il n'avait jamais eu les moyens financiers pour investir. Il n'était pas question non plus de se marier pour divorcer. La vraie vie de famille ? Il en avait cependant contemplé un tableau vivant concret qui l'avait interpellé. C'était dans la famille d'une petite serveuse de restaurant qu'il fréquentait durant l'été de 1973. Elle avait trois frères et une sœur. Et tout ce petit monde s'entendait à l'unisson ; et tout ce petit monde s'aimait comme on respire ; et tout ce petit monde se câlinait sans mettre de gants. C'était tellement inédit pour Gabriel-René que vingt-huit années plus tard il y penserait encore. Lui revenait aussi, comme un relent acide, la réflexion que lui faisait la mère lorsqu'il lui arrivait de dire à la sœur : « *va-t'en, c'est ma*



*place !* » - une réflexion tranchante comme la faux de la Camarde : « *ta place, elle est au cimetière !* ». Comment, donc, vingt-huit ans après la visite à cette vraie famille aimante, penser que peut-être un jour...Un jour prochain, un jour soudain, une petite famille, une toute petite et vraie famille...Mais les exemples subis, ainsi que ces tableaux hideux d'une religion qui rend les gens méchants et malheureux, avaient laissé trop de blessures. Et comme une cassure quelque part, et dans la tête et dans le cœur. Continuer à vivoter serait sans doute son lot. En améliorant certes toujours plus sa position sociale, mais comme un paria, avec tant de regrets et, peut-être, de vains et ridicules espoirs. Pourtant, il lui restait -hallucinant cadeau de certaines nuits compensatrices- la vision dorée de la belle dame à l'orgue semblant jouer pour lui...

**A**rriva l'an 2000, tant souhaité, tant redouté...et qui se déroula comme n'importe quelle année auparavant. Gabriel-René la choisit cependant afin de renoncer à la succession de son trop lourd passé. Il ne voulut rien garder de cette époque massacrée. Ni un seul livre, ni une seule photographie. Un passé avorté, donc doublement mort, n'a plus lieu de



se cramponner ne fut-ce que dans la plus petite ombre d'un recoin de la mémoire. « *Laissez les morts enterrer leurs morts !* » a dit Jésus. Un maître spirituel lui avait providentiellement enseigné : « *Ne vous laissez pas encombrer par les mauvais souvenirs. Apprenez à vivre pleinement un moment, puis oubliez-le et passez à un autre sans être influencé par le premier. Vous voyagerez ainsi avec si peu de bagages que vous pourrez passer par le chas d'une aiguille. Vous saurez alors ce qu'est la vie éternelle, car la vie éternelle est dans le présent, dans le présent éternel. C'est à cette condition que vous entrerez dans la vie éternelle.* » \*

**P**our l'héritage d'un passé trop souvent noir :  
« *nul n'est tenu d'accepter une succession qui lui est échue* ».

Pour l'héritage des cloportes ne reculant devant aucune tentative visant à marginaliser, avilir, et pourquoi pas à exterminer son semblable : « *nul n'est tenu d'accepter une succession qui lui est échue* ».

Pour l'héritage d'une pratique religieuse d'hypocrites rendant les gens méchants et



malheureux : « *nul n'est tenu d'accepter une succession qui lui est échue* ».

Et, surtout, pour la maison héritée de problématiques parents : « *nul n'est tenu d'accepter une succession qui lui est échue* ».

Article 775 du Code civil : « *nul n'est tenu d'accepter une succession qui lui est échue* ».

\*\*\*\*\*

**L**undi 19 Mars 2018. Une lettre en recommandé avec accusé de réception parvient à Gabriel-René. Adressée par Maître Jean-Albéric Fordevaux, notaire à Paris. Le style, quoique administratif n'en demeure pas moins stupéfiant sur le fond et mêlé d'accents lyriques.

*« Monsieur, après de longues -voire de désespérées- recherches jusqu'alors infructueuses, madame la Comtesse Emeline des Aubrais désire ardemment vous rencontrer le plus vite possible à mon étude du boulevard de Courcelles dans le 8<sup>ème</sup> arrondissement. Agée*



*aujourd'hui de 87 ans, elle est convaincue d'être votre mère. Ayant accouchée en région, le 30 Avril 1951 alors qu'elle avait vingt ans, elle mettait au monde un garçon avec, au-dessus de cœur et proche de l'épaule, une tache de naissance représentant très nettement une fleur de lys. Or, de retour à Paris lorsque les fièvres de son accouchement la quittèrent, elle ramena avec elle un enfant qui ne possédait plus cette marque et qui devait décéder quelques jours après. Hélas jamais -avec cependant l'aide active des Renseignements Généraux – cette noble dame ne put retrouver le fils que, indubitablement, l'on lui avait volé et remplacé par un autre né le même jour et dans la même maternité, Et c'est grâce au plus grand médium de Paris et -toujours- par le zèle hors pair des Renseignements Généraux que Madame la Comtesse a pu vous faire contacter par mon entremise. Mais sans doute son nom ne vous est-il pas inconnu puisqu'elle a gravé un certain nombre de disques ? Elève du célèbre improvisateur et compositeur Pierre Cochereau qui, durant trente années, fut le titulaire exceptionnel des grandes orgues de la cathédrale Notre-Dame de Paris ; elle a étudié l'orgue et termina sa carrière comme organiste de la chapelle royale de Versailles. Si, comme*



*elle en est convaincue, vous êtes son Fils, elle rédigera un testament vous léguant, et son appartement parisien du boulevard de Courcelles et ses terres de province. Enigmatique et souriante, elle a insisté pour que je vous précise que cet héritage comporte aussi un orgue positif de deux claviers. Ces legs, ainsi que d'autres et urgentes formalités, seront exécutés lorsque Madame votre mère aura reconnu la tache de naissance qui restera pour elle, et pour vous, la marque divine du plus émouvant des miracles : la fleur de lys.*

---

\* « *Quand la Conscience s'éveille* » - Antony de Mello – Albin Michel / Espaces libres – N°128 –

Note de l'auteur : cette nouvelle utilise comme base d'inspiration un texte « Article 775 du Code civil » inclus dans une plaquette du même nom, éditée le 3<sup>ème</sup> trimestre 2001 sous ISBN 2-9516161-3-9. Bibliothèque Etude & Patrimoine de Dijon (Réf. DIJ – 01-1 001309).



**Nicolas SYLVAIN (Printemps 1988)**  
**(Copie d'archive - Crédit photo : La Voix jurassienne)**



**Triforium de l'église Notre-Dame d'Auxonne (Côte d'Or)**



# **« L'ORGUE, EN MINIJUPE »**

**Nouvelle.**



**U**n mois après son arrivée à Dargonne – un 25 Mars, premier Dimanche enluminé du Printemps – Aurélie Sage, alors qu'elle pénétrait dans la grande église Saint-Jean-Le Bien-aimé par le portail principal afin d'assumer son service d'organiste titulaire ; aperçut de loin sur sa gauche un carré bleu affiché à la porte étroite, sombre et ajourée ouvrant sur le colimaçon d'escaliers séculaires qui conduisaient à la tribune de l'orgue. Agréablement intriguée car, dans cette petite ville de province non loin de Paris en TGV, jamais le moindre désagrément n'avait démonté son caractère enjoué. Le carré, supposé de loin, était en fait un bristol rectangulaire de format A4 et d'un bleu azur mat, offrant au regard gourmand d'Aurélie le quatrain ciselé et calligraphié d'un rouge palpitant :

*A votre Callinet  
Je veux vous câliner.  
Pour mon désir il n'est  
Point cas de lésiner !*



Ah ! Songea-t-elle flattée, un nouveau soupirant commence timidement à se déclarer !

Car, durant les trois Dimanches depuis son arrivée, après la messe de onze heures, trois ou quatre jeunes hommes restaient assis dans l'église pour écouter la sortie qu'elle édifiait toujours avec faste et dentelles, sous ses jeunes doigts, pendant fermes de maîtrise. Ces admirateurs étaient-ils mus par une sincère piété mélomane? Pourquoi non ? Mais ils attendaient surtout la fin de la symphonie des orgues pour s'esquiver, en silence pointé, et se positionner chacun avec stratégie sur le parvis afin de pouvoir ne rien perdre de la sortie, toujours remarquable – au sens littéral du terme – de l'attirante brunette Aurélie Sage qu'à cette occasion démentait l'épithète du nom par la troublante hardiesse de sa toilette. Depuis sa rencontre avec la célèbre organiste des USA, Diane Bish, Aurélie avait adopté la richesse colorée et la variété sans cesse renouvelée de la mise de la productrice de « *Joy of Music* » Et, surtout, jamais l'on n'avait surpris Aurélie Sage vêtue autrement que d'une minirobe ou minijupe haute célébrant des cuisses parfaites et veloutées. Prestation revigorante hautement médiatique et contrepoison aux squelettes asexués anémiant les rues des villes, des bourgs et des campagnes. D'ailleurs, le grand Brassens avait depuis longtemps plaidé pour la cause de la femme intégrale aux formes déclarées : « *Fi des femelles décharnées, vive les belles un tantinet rondelettes !* » Mais qui était donc cette explosive et jeune musicienne ?



**S**on père, Charles-Marie, alors qu'il amorçait dès la fin de ses études une carrière d'attaché au CNRS, avait épousé une demoiselle Laure-Anne des Aulnois fille unique de parisiens fortunés. Aussi leur prime demeure fut un appartement aux premières loges de la Porte de Versailles dans le XV<sup>e</sup>. La nouvelle madame Sage-des Aulnois décida qu'elle ferait du mariage - pour le meilleur et sans le pire - l'apologie de l'épanouissement de la femme, qui ne faillirait point à ses responsabilités de mère et de dame au foyer. Pas question pour elle du statut de « *moitié* » vacataire ou d'épouse à mi-temps accaparée par je ne sais quel échappatoire professionnel ! Aurélie connut ainsi une mère « à *plein-temps* » selon la terminologie prolétaire. Elle grandit choyée dans une famille mue par l'audace de vivre et de se réaliser au profit de ses semblables, en prêtant une attention discernée aux intuitions provenant de l'Autre-Dimension. Aurélie fut baptisée, cela par convention ; il eût été malsain et roturier de renier le baptême catholique. Et la vie spirituelle d'Aurélie stagna depuis le berceau jusqu'à ce que sa marraine, Aude-Marie alors directrice de la chorale de la basilique Notre-Dame des Victoires, avisa son amie d'enfance, Laure-Anne des Aulnois, qu'Aurélie volait gracieuse sur ses treize ans et qu'une communion solennelle serait bienvenue pour son âme, et pour le sentiment du devoir religieux accompli de ses parents. Avec la complicité du nouveau et jeune vicaire, moderniste-ultra, il fut convenu qu'Aurélie suivrait une forme de mise à niveau accéléré du



catéchisme et, le dernier Dimanche de Mai, devait être célébrée à la basilique Notre-Dame des Victoires – rue des Petits-Pères dans le 2<sup>ème</sup> arrondissement – la communion solennelle d'Aurélie. Mais, malgré la préparation hâtive à ce sacrement, la jeune fille avait retenu l'essentiel. Jésus, le Christ, lui avait bien affirmé -par l'intermédiaire de son serviteur local le vicaire de la basilique- que « *celui ou celle qui mange ma chair et boit mon sang aura la vie éternelle* ». Le célébrant donnant la communion avec foi en ce sacrement, et la communiant la recevant avec désir ; l'eucharistie solennelle était valide, et cela pour l'éternité de la vie de l'âme d'Aurélie tant qu'elle ne la renierait pas.

Mais, simultanément à cette visite divine dans l'âme de la communiant, un autre invité dont on ne lui avait jamais parlé et qu'elle ignorait complètement faute de ne l'avoir jamais entendu ; allait s'introduire et demeurer également pour la vie dans le cœur et l'âme d'Aurélie. Un invité majestueux qui interviendrait tout au long de l'office. Un invité endimanché de toutes ses voiles sonores. Un invité auquel elle tournait le dos, mais qui lui enverrait comme par brassées des bouquets de notes de plusieurs tonalités : l'orgue ! Ce dernier avait été construit en 1732 puis restauré de fond en comble en 1973 par les ateliers d'Alfred Kern alors facteur d'orgues à Strasbourg. L'instrument, fort de quatre claviers, demeurait l'un des plus majestueux de Paris. Non, même par le disque ou la radio, jamais Aurélie n'avait prêté attention à cet instrument qui, en fait, était fort de plusieurs instruments appelés *registres*. Le grand plein-jeu,



qui faisait appel aux jeux les plus puissants et étincelants, éclatait en salves pour les sorties ou les cortèges nuptiaux. Les fonds d'orgue incitaient au recueillement et à la méditation, ou bien à l'hommage rendu au défunt durant l'absoute. La basse de trompette ou de cromorne, avec ses accents cavaliers voire jupitériens et lestes, ragaillardissait l'humeur. La Tierce en taille, ou cromorne en taille énonçait au ténor une mélodie intime et romantique, enchâssée qu'elle était entre la partie de pédale et celle des dessus jouée à la main droite et qui lui servaient d'accompagnement. Le récit - une mélodie interprétée sur un registre typique- et soutenue sur les jeux doux à la main gauche- avait toujours quelque chose à raconter... Les dialogues sur les grands jeux étaient des répliques triomphantes, royales, guerrières. Mais Aurélie s'éprit d'un tout petit registre, fluet, frêle, nasillard, timide et chantant comme dans le lointain : la Voix Humaine.

La Communion solennelle d'Aurélie sonna pour elle - dans cette basilique Notre-Dame des Victoires - comme un mariage avec l'orgue. Dès le lendemain elle supplia sa marraine de la présenter à l'organiste titulaire, Maître Olivier Beaupré, afin qu'il lui apprenne comment devenir une grande organiste... Le maître, aux cheveux gris ébouriffés et longs, semblait toujours distrait par un sujet aux antipodes de la conversation du moment – ce dont il semblait s'excuser par un sourire fréquent. D'emblée il choya avec paternalisme sa toute jeune et prometteuse élève. A l'issue de onze années passionnément studieuses, à l'orgue et au Conservatoire de la Capitale, Aurélie affichait un premier prix d'interprétation, mais aussi des prix d'harmonie, de contrepont et de fugue.



Enfin, ce bon papa Beaupré, ancien organiste titulaire de la Cathédrale Saint-Bénigne de Dijon, l'informa qu'une tribune de Côte d'Or était sans organiste. Et, puisqu'il connaissait depuis l'enfance celui qui, maintenant, occupait le poste de Vicaire Générale à l'archevêché de Dijon ; il la pria de se présenter à lui de sa part.

**R**endez-vous fut pris pour la Semaine Sainte et le Mercredi suivant Aurélie sonnait à l'archevêché de Dijon. La religieuse, servant à l'accueil, l'introduisit dans un grand salon carré avec deux des murs hauts de rayons de livres avec des reliures marquant une prédilection pour le rouge bordeaux. Quatre fauteuils Voltaire, au bois d'ébène avec une garniture mauve, étaient disposés au moelleux d'un tapis rond et bleu marine de belle surface et ennobli d'un semi serré de fleurs de lys argentées ; de telle sorte que chacun d'entre eux tournait le dos à une majestueuse porte ornée de bois clair s'ouvrant derrière lui. Quatre portes, quatre fauteuils, deux bibliothèques semblant écloses des murs lambrissés et, surmontant la porte par laquelle Aurélie était entrée, un vitrail contemporain de presque toute la largeur du mur filtrant généreusement la lumière de la rue. Occupante aérienne invisible, mais omniprésente dans cet imposant salon, une senteur de cire d'abeilles. Aurélie avait choisi le fauteuil faisant vis-à-vis à la porte par laquelle elle venait d'être introduite – elle pensait *intronisée* - afin de mieux



assister à l'arrivée de son éminent interlocuteur. Mais, à peine abandonnée à la profonde douceur mauve du fauteuil, elle perçut à sa droite un dé clic suivit d'un roulement de gongs huilés et d'une voix triomphante :

– *Bonjour, Aurélie !*

Tournant la tête et se levant, elle vit avancer sur elle – et lui tendant la main - un homme à la septantaine sémillante, coiffé de courts cheveux poivre et sel en brosse, avec des yeux de myope secourus par des lunettes au design très avant-gardiste malgré la dorure ; vêtu, certes d'un pantalon gris très *clergyman* mais libéralisé d'une chemise moderniste du même mauve que celui des fauteuils. Aurélie aperçut toutefois, d'un brillant d'argent, une petite croix épinglée sur la chemise de l'ecclésiastique gradé, et à la place du cœur. Le Père Xavier Quatrétol s'était assis en face d'Aurélie et son étonnement ravi rajeunissait encore plus ses traits. Il entama d'emblée la présentation du poste vacant à la tribune de l'orgue historique, construit fin du XVIIème par François Callinet en la cité de Dargonne.

*-Le fait que ce soit mon ami d'enfance Olivier Beaupré – non seulement pour moi un frère depuis l'école primaire mais parfois un jumeau dans la pensée – qui vous envoie vers moi ; me fera vous confier sans fioriture ce que - comme disent les braves gens - j'ai sur le cœur pour ce qui concerne cet orgue de Saint-Jean-Le Bien-aimé. J'officiai dans cette église comme vicaire au tout début de mon apostolat, ce qui ne remonte cependant pas loin dans le temps puisque je fus*



*une vocation tardive après mon veuvage. Un ancien chapelier tenait cet orgue - enfin, il y faisait du bruit - à la complète désolation des fidèles et des célébrants. Durant les absoutes, qui parfois s'étirent sur le temps, il plaquait des accords humides, toujours les mêmes, qui semblaient comme des corbeaux mouillés se débattant des ailes avant de tomber dans la nef et de s'égoutter entre les interstices des dalles...Or, la ville de Dargonne est petite, vingt fois plus petite que celle de Dijon. Jamais nous n'eûmes la chance revigorante pour l'âme et l'oreille mélomane, d'accueillir un organiste digne de ce vocable et doublé d'un homme aux mœurs personnelles irréprochables. Au lieu de cela nous apprîmes que les sons dégoulinant des tuyaux de ce Callinet agonisaient sous les doigts crochus d'un pédophile.*

Le Père Quatrétrole sembla près de s'emporter, mais, fixant Aurélie bien au velouté brun et doux de ses yeux, il s'apaisa et lança :

*-Jamais je ne tolérerai à cette tribune de Dargonne un organiste orgasmatique qui se triture le Larigot !*

La tirade fit son effet d'hilarante magie et tous deux éclatèrent d'un rire juvénile. Le Vicaire-Général reprit, en ne quittant pas les yeux d'Aurélie :

*-Vous serez surprise de ce que je ne vous pose aucune question, mais Olivier m'a longuement parlé de vous qu'il considère comme sa fille spirituelle. Non plus, je ne m'étendrai sur vos gages qui seront symboliques – vu le*



*Denier du Culte parvenu en phase terminale. Ebloui par votre CV, je ne doute pas que dans moins d'un trimestre il ne vous arrive des élèves, et de la région, et de plus loin.*

Aurélie, baissant les yeux sous l'éloge, avança :

*-Donc, mon père, vous savez qu'au niveau de la pratique catholique, je ne puis vous présenter autant de références...*

Avec une mimique de prophète décidé à l'annonce d'une prédiction heureuse, il augura, doctrinal :

*-En vous envoyant vers moi, Olivier Beaupré a fait acte, aussi, d'évangéliste pour le salut de votre âme. Quant à la suite, lors des offices que vous desservirez, laissez votre âme se bercer de ce qu'elle entendra – tant en paroles du célébrant que par les chants de la liturgie.*

Aurélie, inspirée, trouva une question cruciale que seul pouvait lui souffler l'Esprit Saint :

*-Que me conseille votre autorité de prêtre pour ce qui est de la façon d'honorer ma charge ?*

Après un silence, à la fois reconnaissant et plein d'espérance pour l'inattendu de la question, le Vicaire-Général comprit que l'occasion était venue pour lui de tout révéler à la jeune fille du réel problème actuel de l'Eglise romaine. A voix lente il exposa :



*-Dieu m'accorde, comme satisfaction majeure d'apostolat, de partager sans mélange le souci de Monseigneur l'Archevêque qui a fait de moi son bras droit : l'œcuménisme entre...Catholiques ! Cet aveu pourrait paraître une boutade mais c'est une cruelle vérité. Eglise postconciliaire, Fraternité Saint-Pie X, Fraternité Saint-Pierre, communautés nouvelles : tous ces petit mondes -alors qu'ils devraient former l'unique monde ecclésial chrétien- se conduisent en boutiquiers, en concurrents, voire en adversaires...Ce n'est certes pas nouveau dans l'histoire de l'Eglise, mais notre époque mérite le flambeau de la discorde incongrue. Alors, plus que jamais, il nous faut relire Saint-Paul dans sa 1<sup>ère</sup> lettre aux Corinthiens, Chapitre 1, verset 10 à 13. « Je vous engage, frère, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, à vous mettre d'accord. Qu'il n'y ait point de divisions parmi vous, Vivez en bonne entente, n'ayez qu'un même esprit, un même sentiment. En effet, frères, j'ai été averti par les gens de Chloé, qu'il y a parmi vous des disputes. J'entends dire par là que tel est votre langage entre vous 'Moi, je suis disciple de Paul – moi, d'Apollos ; - et moi de Céphas ; - et moi, du Christ'. Voyons, le Christ serait-il divisé ? Est-ce Paul qui a été crucifié pour vous ? Est-ce au nom de Paul que vous avez été baptisés ? »*

Le Vicaire-Général se tut quelques secondes et, regardant Aurélie une nouvelle fois avec paternalisme :

*-Vous êtes au service de la sérénité de l'âme de quiconque écoutera votre musique. Vous avez la chance de vous servir du seul langage universel : la Musique ! Nous, prêtres,*



*rencontrons la barrière des langues au niveau de la liturgie ; ce qui a découlé et découlera toujours du Concile Vatican II se détourna du latin au profit de la langue vernaculaire de chaque pays. Or le latin était le langage œcuménique de toute l'Eglise – où que vous alliez de par le monde. La Musique est votre sacerdoce, dans les futures œuvres que vous ne manquerez pas de composer, songez toujours qu'il n'est qu'un Dieu peiné de constater que les religions mises en place par ses créatures ne servent souvent qu'à les diviser et à les détourner de Lui !*

Aurélie devint émue et se sentit comme investi d'une mission à laquelle rien ne semblait la prédisposer. Le père Xavier Quatrétol conclut :

*-Soyez fille de Dieu en aimant tous vos frères au travers de votre musique. Servez-vous également de tous les avantages dont le Ciel vous a gratifié pour le triomphe de votre art qui, puisque telle est la volonté de Dieu, vous conduit à cet orgue de François Callinet afin qu'il serve enfin Dieu, très au loin des orgues de Sodome et Gomorrhe ! Avec votre talent, votre jeunesse prometteuse, votre féminité avenante ; vous deviendrez un témoin de cette Eglise renouvelée du Monde nouveau ! Et, remarquez bien également ce signe : vous êtes arrivée à Dargonne un mois avant la grand-messe de Pâques, comme pour vous y préparer et pour décider du sens que vous donnerez à votre mission.*

Puis il entraîna Aurélie dans son bureau afin de régler quelques formalités administratives d'usage.



Même quand elle pénétrait un soir d'hiver ou bien en pleine nuit dans une grande église, bien avant une séance de travail ou d'enregistrement ; Aurélie ne ressentait jamais le moindre vide angoissant que les grands espaces clos et peuplés peuvent déclencher, lorsqu'ils se retrouvent vides de la moindre présence humaine et figés dans un silence le plus étal. L'impression était que derrière telle colonne séculaire, au fond de telle chapelle latérale, où même dans l'une des stalles du chœur d'un côté du maître-autel, quelqu'un se recueillait sans bouger. Une certitude de présences invisibles. De plusieurs entités, pas forcément dans un corps de chair. Et revenait à Aurélie cette expression de la dialectique catholique : *la communion des saints*. La possibilité de présence, parmi les vivants, de personnes ayant quitté – récemment ou de longue date – leur enveloppe charnelle. Le mot *fantôme* ne se présentait toutefois pas dans le raisonnement d'Aurélie. Le fantôme est la matérialisation de forces du mal, d'âmes en peine ou bien damnées. De ces entrées nocturnes dans une grande église, Aurélie gardait comme la sommation d'un devoir de responsabilité quant à l'utilisation judicieuse qu'elle allait faire de l'orgue. Conduisant mal cet orgue, c'était le bruit déplacé, l'incongruité, le blasphème dans le lieu saint. Cet avertissement de l'Autre Dimension, lui intimant l'ordre de servir à bon escient, ne la tança qu'une seule fois de jour



alors qu'elle effectuait un remplacement à Paris. Mais quel jour ! Un lendemain de 14 Juillet, chaud et embrasé de toutes les lumières d'un après-midi de plein été. Il était 14h30. Juste l'heure d'une messe de funérailles. Mais quelles funérailles ! Avec trois cercueils qui allaient s'avancer d'une lenteur obsédante et se retrouver placés l'un à côté de l'autre au bord du chœur : celui du père, celui de la mère, celui du fils décédés dans un effroyable accident de la route. Et, tout derrière le dernier cercueil, la petite fiancé du fils, recroquevillée de noir et de pleurs inutiles. Aurélie comprit que l'absoute resterait pour elle - et à jamais durant sa vie d'organiste - l'instant crucial de son art requérant le plus de tact, d'à-propos et d'inspiration pour éviter de décupler la douleur des fidèles qui allaient défiler un à un devant le cercueil afin de jeter de l'eau bénite - faire le signe de la croix au-dessus du cercueil à l'aide du goupillon de métal préalablement trempé dans un bénitier. A partir de ce jour, Aurélie se renseignait auprès des Pompes Funèbres sur l'état-civil du défunt ; surtout l'âge et la situation familiale. Ensuite de quoi elle ajustait ses absoutes, choisissant tel compositeur, tel genre de pages à exécuter. Et, dans les cas de mort particulièrement désespérante, elle improvisait, sur un fond d'orgue, le plus discret possible et sans les jeux de seize pieds. Là, elle communiait avec le défunt, mieux : elle s'adressait à lui.



**R**estait l'énigme du 25 Mars de ce quatrain calligraphié par un admirateur anonyme mais décidé :

*A votre Callinet  
Je veux vous câliner.  
Pour mon désir il n'est  
Point cas de lésiner !*

Or le mystère devait encore l'intriguer durant une semaine, tout au long de la Semaine Sainte. Mais, dès le lundi suivant la découverte dominicale, Aurélie avisa, sur l'étal de la Maison de la Presse de la rue du Bourg, un journal au titre pas banal : « *La Feuille de Chou-rare* » ! C'était un hebdomadaire d'informations. Elle l'acheta et choisit un banc du square ensoleillé jouxtant l'église pour le déplier. Curieusement, elle passa outre aux titres de la une et se saisit du quatre de couverture, entièrement consacré à un éditorial illustré de dessins drolatiques : « *La Pâte à modeler* », et signé...Fructidor ! Elle dévora le pamphlet décapant mais édulcoré d'un humour bien dosé. Fructidor s'en prenait aux gogos, embrigadés dans des associations, fraternités, sociétés, partis et autres sectes habiles ; et que l'on malaxe à coups d'idéologie, d'idéaux culturels ou sociaux, voire même d'esotérisme ; afin de les empêcher de penser par eux-mêmes et de conduire leur vie hors des goulags de la pensée unique. Et tout cela en leur soutirant des cotisations et autres dons – parfois dodus - à destination du gousset des organisateurs-prédateurs... Aurélie s'enquit des coordonnées du journal : 21 rue des Nouvelles ; une



adresse opportune pour des locaux de presse écrite ! Elle y courut. Bâtisse ancienne dans une étroite rue piétonne et pavée - probablement classée - bureaux tous au rez-de-chaussée et mobilier que l'on aurait dits surgis d'un roman de Zola. Et puis ces effluves racés de cire, ces vibrations de chaude convivialité... Où avait-elle déjà baignée dans un tel environnement relaxant ? La première pièce dans laquelle Aurélie entra devait être le petit bureau de la secrétaire d'accueil, et silence tout en longueur de cet antre de l'information débridée. Visiblement personne à son poste, ou bien alors... Mais un craquement de bois sec indiqua que l'on y pénétrait derrière elle par la porte d'entrée.

*-Bonjour, Maître Aurélie ! Jean-Bernard, se présenta l'hôte.*

Un grand gars d'une trentaine d'années, blond aux cheveux courts et crantés – *genre arien* comme il plaisait parfois - lui tendait la main en la priant de s'asseoir dans le petit fauteuil Voltaire rouge. Lui, contourna le bureau de la secrétaire d'accueil et s'y installa.

*-Oui, le Lundi, je suis quasiment le seul à travailler.*

Aurélie avait compris *Jean Bernard* - un prénom suivi d'un nom - ce qui lui fut démenti plus tard. Elle avança, en souriant :

*-Qui est Fructidor ?*

*-Ah ! Comme l'on dit à l'Armée : confidentiel-défense ! C'est*



*un pseudonyme, nul ne doit connaître la véritable identité de l'éditorialiste. Cela lui permet d'écrire librement, inaccessible à la vaine gloire comme à la vindicte des cibles auxquelles il s'en prend.*

Ce court dialogue résonnait, entre les jeunes gens, comme une formalité de convenances hors du vif du sujet. Aussi le journaliste changea-t-il le cours orienté de la conversation pour se présenter.

*-Vous êtes du XV<sup>e</sup> je suis du XVII<sup>e</sup>, des Batignolles. Après des études poussées en Mathématiques, je me suis entiché de statistiques et me suis mis à boursicoter – mais à boursicoter d'ahans- à tel point que, nanti d'une fortune aux formes rondouillardes, j'ai décidé d'investir dans une occupation qui...m'amuserait, et loin de Paris, que je ne renie pas mais, disons que j'ai envie de faire profiter la province des acquis d'un Parisien... Cela dit, sans forfanterie mais avec beaucoup de malice conviviale. Raison, également, du choix du nom de de mon hebdomadaire : « La Feuille de Chou-rare », ce qui rappelle le chou-rave, légume essentiellement provincial. Et cette feuille rare pousse au loin des pépinières et taupinières de la pensée unique.*

*-Mais ce mystérieux Fructidor semble me connaître et vouloir me connaître mieux...*

Jean-Bernard ne put s'empêcher de sourire à l'euphémisme et ne répondit rien à la supposition ambiguë d'Aurélie. C'est en professionnel qu'il reprit :



*-Une personnalité dijonnaise m'a longuement parlé de vous. J'avais donc l'intention d'aller vous écouter un dimanche. Mais cela, dans quelque temps, disons durant l'été ; et puis ce Fructidor...Ce Fructidor m'a donné l'envie de, par exemple, me rendre à la grand-messe de Pâques afin de vous entendre pour la première fois et de découvrir votre poste de travail - la Console, selon le mot qui convient - là-haut, tout là-haut, à votre Callinet...*

Aurélie sourit à l'allusion non dissimulée en acquiesçant à la proposition de rencontre, officielle. Ils se serrèrent la main. Lui, l'appelant par son prénom. Elle, en lui disant simplement *Jean*.

**S**urvient le Dimanche de Pâques -qui est un 1° Avril. Avant de monter à la tribune, Aurélie passe par la rue du Bourg afin d'y acheter le dernier numéro de *La Feuille de Chou-rare*, et ses yeux volent en quatre de couverture pour y déguster l'éditorial de ce clandestin Fructidor. « *Pâques cette année n'est pas un poisson d'Avril !* ». L'article est plutôt didactique et renferme un bref historique des œufs de Pâques et de l'origine des farces du Premier Avril. La tradition de s'offrir des œufs au printemps remonte à l'Antiquité : les Perses, les Egyptiens s'offraient en guise de porte-bonheur des œufs de poule décorés en signe de renouveau. Il est de tradition d'en échanger avec ses proches le jour de Pâques, en se saluant



par l'invocation *Christ est ressuscité !* Quant aux origines du poisson d'Avril, elles restent obscures mais la tradition festive de personnes qui sont l'objet de farces ou de satires existe dans plusieurs cultures depuis l'Antiquité et le Moyen-Age : fêtes religieuses romaines des Hilaria célébrées le 25 Mars ; la Holi, fête des couleurs hindouiste ; Sizdah bedar, fête persane ; Pourim, fête juive ; fête des Fous médiévale en Europe. Plus précisément pour la France, on raconte que jusqu'en 1564, l'année commençait le 1er Avril. Cette année-là, le roi Charles IX décida de modifier le calendrier pour faire commencer l'année au 1er Janvier...Les Français continuèrent donc à s'offrir des cadeaux et des étrennes le 1er Avril ; ce qui, peu à peu, dégénéra en farces et canulars fréquemment énormes. Et la conclusion de l'éditorial explose sur une critique faite des blasphémateurs, christianophobes et autres libres penseurs chevrotants : « *A Pâques, l'on n'a pas besoin d'eux pour faire l'omelette !* » La lecture de cet éditorial rappelle soudain à Aurélie comme un même style dans l'exposé des informations et des apports personnels originaux de l'auteur...Une même sensation de sérénité, certes didactique, mais enjouée et soucieuse de ravir l'auditeur. Car, oui, il s'agissait de paroles généreuses reçues il n'y a pas longtemps. Un éclair alors zébra de joie dans l'esprit d'Aurélie. Et si ?...La bénéfique *Feuille de Chou-rare* s'empara une seconde fois de ses yeux curieux qui se figèrent sur les noms de l'état-major du Journal. *Directeur de publication et Rédacteur-en-chef : Jean-Bernard Quatrétol !*

Aurélie prit bien garde de ne pas fermer à clef la petite porte



étroite et ajourée de bois séculaire conduisant au colimaçon de la tribune. A son arrivée, Jean-Bernard la tutoie, Aurélie l'appelle *Jean-Bernard*, en baissant à demi les yeux en guise d'excuse pour sa méprise sur ce prénom, et le tutoie aussi. Le Directeur de publication et rédacteur-en-chef de *La Feuille de Chou-rare* est costumé de bleu marine, chemise azur et cravate d'un mauve très foncé. Toujours la tête droite et haute et la blondeur de ses cheveux crantés. Un homme très séduisant, sûr de lui sans arrogance mais avec de fréquents demi-sourires affables. Il saisit l'une des rares chaises en paille de la tribune, et la place à gauche en tournant le dos à Aurélie, installée à la console et qui rassemble en bon ordre les partions des cantiques qu'elle doit accompagner durant cette grand-messe de Pâques. Il est bien décidé à la laisser œuvrer en restant à sa place et sans lui chuchoter la moindre parole.

Puis c'est tout d'abord sur le triforium - qui s'étire tantôt sur sa gauche, tantôt à droite - que les yeux de Jean-Bernard planent comme au ralenti. Le triforium (terme issu du vieux français *trifoire* venu lui-même du latin *transforare*, percer à jour) est un passage étroit aménagé dans l'épaisseur des murs au niveau des combles sur les bas-côtés de la nef d'une grande église. Utilisé essentiellement en architecture médiévale (à partir du XI<sup>e</sup> siècle), le triforium est un composant essentiel de l'élévation interne dans l'architecture gothique. Situé au-dessus des grandes arcades ou des tribunes, ce passage qui horizontalise l'élévation interne ouvre sur l'intérieur de l'édifice (nef, transept ou abside) par une série régulière de petites arcades qui occupent toute la



largeur de la travée (triforium continu) ou seulement une partie. Par son étroitesse et sa construction, le triforium qui n'a pas de vocation liturgique se distingue fondamentalement de la tribune qui est une galerie supérieure.

Jean-Bernard a les yeux exécutant comme un travelling de caméra sur ce triforium. Il songe à ses parents. Sa mère décédée si jeune... Et son père... Ce père qui ne s'était jamais remarié, célèbre éditeur parisien aux éditions de *La Levée du Moulin*, spécialisées dans la spiritualité de toutes les sensibilités ; du christianisme à l'islam en passant par la réincarnation et la Franc-maçonnerie. Ce père au surprenant revirement du destin mais mûri par la somme des lectures des ouvrages qu'il avait publiés. Ce père qui, comme le prêtre en train de célébrer au chœur de cette église du XIII<sup>e</sup> siècle, St-Jean-Le Bien-aimé, célébrait également, tout de même gradé dans la hiérarchie ecclésiale au diocèse de province. Aurélie l'avait-elle déjà découvert ? Cette Aurélie en qui il avait découvert, le premier jour, initialement comme une sœur, oh ! Pas longtemps car, maintenant... Mais ce matin, Jean-Bernard oublie la belle et jeune organiste désirable vêtue de marron moiré et d'une mini-jupe haute découvrant des jambes galbées de noir. Sont-ce les accords de l'instrument soutenant les chants sur les jeux de fond où les odeurs d'encens festif qui commencent à monter jusqu'à la tribune ? Mais Jean-Bernard revoit les séquences majeures de sa vie spirituelle, magnifiée brusquement par l'inattendue décision du père ? Cette Pâques, sans préavis voici moins d'une semaine et vécue du haut de la tribune irradiant de féminité racée et conquérante, apparaît à Jean-Bernard comme la démonstration, la preuve de la dualité



– ou plutôt de la cohabitation - dans le christianisme n'opposant jamais l'âme et le corps. N'est-il pas enseigné théologiquement par l'Eglise que le Christ connut tout de la nature de l'homme, sauf le péché. Au fur et à mesure du déploiement de la célébration pascale, il semble à Jean-Bernard que lui aussi... vit une résurrection ! Durant l'homélie, le jeune prêtre officiant définit la solennité de Pâques comme un triomphe de l'Amour. Le triomphe de l'Amour, puisque le Christ, après avoir donné sa vie pour le salut des hommes, la retrouve au terme de trois jours de ténèbres spirituelles, pour le monde, et siège désormais à la droite de Dieu. A la communion, Jean-Bernard descend recevoir le corps de ce Christ mort sur la croix. A son retour vers la porte de la tribune, il surprend deux jeunes gars, assis sur le dernier banc de gauche, le regardant avec insistance. Lorsqu'il passe tout près d'eux, il les voit se pousser du coude...Eh oui ! Ce Dimanche matin de Pâques, il y a un homme avec la belle organiste...

Depuis les réformes du Concile Vatican II, l'orgue avait perdu de l'autorité sur les offices liturgiques. Il intervenait moins souvent en solo. A part l'entrée et la sortie, parfois le début de la Communion – et durant l'absoute des enterrements - il était plus cantonné dans l'accompagnement des chants. Mais cette restriction servait Aurélie qui s'était engagée à ne pas exécuter deux fois la même pièce dans l'année, et, donc, à enrichir toujours plus son répertoire. Pour sa première année au poste de Dargonne, elle pouvait compter, malgré sa très jeune expérience, sur bien des pièces maîtresses acquises durant ses onze années d'études parisiennes. Et c'est ainsi qu'elle



couronna ses premières Pâques en Côte d'Or par la toccata de Charles-Marie Widor. Jean- Bernard observa que bien des fidèles s'étaient assis après le dernier cantique pour attendre la triomphale sortie d'Aurélie et n'en rien perdre. Et la main droite de la voluptueuse organiste vola en double croches incisives et véloces, cependant que sa main gauche plaquait ponctuellement des accords de quatre notes en croches et de trois en double-croches – également écrits en clef de sol - donnant au morceau comme un rythme cadencé. Enfin, le lent balancement grave de la partie de pédale apportait à l'ensemble comme un mouvement d'horloge comtoise. Le journaliste avant-gardiste qu'était Jean-Bernard sut tout-à-coup qu'il avait rencontré un futur grand nom de la musique d'orgue. Qu'elle s'engage dans une carrière de compositeur, et c'était pour son œuvre une immortalité entendue...

Quelques mesures avant l'apogée de cette espiègle et flamboyante toccata, Jean-Bernard s'était levé et approché d'Aurélie à pas comptés. Elle l'avait pressenti car, après avoir plaqué le dernier accord péremptoire, elle dit, sans se retourner :

*-Lorsque j'avais dix-sept ans, pour l'anniversaire des quarante ans de mon père, je lui ai dit : papa, viens en fin d'après-midi à Notre-Dame des Victoires, je te jouerai une célébriissime pièce d'un compositeur qui portait le même prénom que le toi...Il était resté en bas dans la nef centrale, le dos tourné vers l'orgue car c'est avec les oreilles que l'on écoute, pas avec les yeux. Lorsque je redescendis il était debout face à moi, un sourire béat sur les lèvres mais ses yeux*



*trahissaient un doute. Il avança : « c'était bien toi qui jouait, pas maître Beaupré ? » Sa question fut le tout premier grand compliment de ma vie de musicienne.*

Jean-Bernard, lui, posa la question inspirée qui lui gonflait le cœur depuis sa remontée de la Communion :

*-Et mon père, Dijon, comment l'as-tu trouvé ?*

*-Pour moi, très paternel...*

**A**vant de quitter ce Callinet bientôt calinothérapeutique ; Jean-Bernard, toujours émerveillé par sa compagne, mais chatouillé par un mâle élan, lui demanda d'une intonation de visiteur curieux de tout voir :

*-Allons voir où mène l'escalier en colimaçon ! Peut-être au septième ciel ?*

Aurélie pressentit l'intention de son Jupiter des Lettres libérées de province qui, décidément, paraissait diable bleu pour faire fructifier ce et ceux qu'il côtoyait. Et puis les vibrations, à la fois millénaires et présentes de l'édifice tout entier, ne rappelaient pas uniquement les derniers soupirs de l'encens éteint ni l'odeur douceâtre des chrysanthèmes du jour de la Messe des Morts ; mais comme des haleines humaines de tous ces millions de paroissiens venus depuis des siècles



vivre leur vie de l'âme dans un corps bien de chair. Et puis, au Moyen-âge, un cavalier pouvait entre à cheval dans une église. Voici vingt ans, le primat de l'Eglise gallicane à Paris bénissait les animaux à Sainte-Rita dans le XV<sup>e</sup> arrondissement. Et les oiseaux du ciel ne sont pas sacrilèges à folâtrer dans les clochers des cathédrales, ni les pigeons à y roucouler. Il ne sied bien évidemment pas à l'homme d'échanger avec une femme des étreintes avancées dans le lieu saint. Mais au-delà de l'intérieur de ces pierres consacrées, au-dehors -fut-ce au-dessus- et sous le ciel créé par Dieu pour l'homme qui n'a pas à faire l'ange au risque de faire la bête... Jean-Bernard n'entrevoit pas de sacrilège ni la moindre profanation en entraînant la torride organiste au-dessus des neuf dernières marches du colimaçon, sur une terrasse située juste au-dessus du grand portail, d'environ sept mètres sur dix, à hauteur de l'arrière de l'orgue et devant la rosace au-dessus du tympan de l'église. Une murette basse de pierres ajourées et ouvrée par les imagiers du Moyen-Age clôturait ce havre extraordinaire, à hauteur de la base des toitures des maisons de la ville lui faisant vis-à-vis. Ce matin-là Aurélie aurait séduit un Saint Antoine. Ses bas noirs, comme toujours, offraient des jambes veloutées hautes sous la mini-jupe et frémissantes à l'approche du mâle désiré. L'état physique de la jeune organiste aurait mérité l'épithète d'orgasmatique, durant la longue étreinte de baisers experts dans laquelle Jean-Bernard la chavira.

En postlude, à ces étreintes conjointement humaines et sanctifiées sous le soleil et sur les toits de Saint-Jean-le Bien-aimé, au cœur et au ventre d'Aurélie psalmodiaient encore les deux premiers versets du Cantique des Cantiques : « Ah !



*Baise-moi des baisers de ta bouche ! Car tes amours sont plus délicieux que le vin.* » Et dans l'esprit, affectivement apaisé de Jean-Bernard détendu par ce brasier de baisers prémédité durant des jours, gloussait -pragmatique – ce vers éclos de la ballade des Femmes de Paris de François Villon : « *Il n'est bon bec que de Paris !* »...Ce fut lui qui rompit ce cantique de l'amour en parlant d'une faim tout ce qu'il y a de plus humaine :

*-Il est plus de treize, descendons, traversons la place et jouissons d'une bonne tablée à l'Hôtel-restaurant du Faisan !* »

Disons que les escaliers en colimaçon furent dévalés par des pas *prestissimo* sans point d'orgue et que, *crescendo*, l'appétit des deux amoureux, conjointement physiques et mystiques réclamait satiété. Accompagnés d'une demi-bouteille de Pouilly-Fuissé, d'une autre de Savigny-les-Beaune ; les fonds d'artichauts garnis de crevettes, la lotte à l'américaine, le tournedos aux morilles et le plateau de fromages du lieu célébrèrent les tacites fiançailles des amoureux de la Résurrection. Puis les dernières mesures de ce dîner de complices hédonistes et gourmets glissèrent avec la glace à la crème Chantilly d'un vacherin servi dans un haut verre plus évasé que flûté. Avant de se lever de table, princier mais égrillard comme un gentilhomme écrivain du Grand Siècle convaincu d'avoir eu l'idée d'une page dont on se souviendrait – même hors de régions – confia sous cape à Aurélie :

*-Cette semaine, Ô ! Ma muse aux grandes-orgues d'Eros, un*



*article paraîtra de moi et que je signerai. Disons que sa tonalité, son harmonie, son contrepoint agiront en ambassadeur fort loin de Dargonne et de son canton...*

L'article parut. En première page avec une photo faisant la une. Aurélie, assise sur le banc de la console de l'orgue, mais lui tournant le dos, résolument offerte au regard des lecteurs subjugués par une telle aguichante apparition à la tribune d'une église. Cette semaine-là, *La Feuille de Chou-rare* décupla sa vente au numéro. Jean-Bernard Quatrétol - alias Fructidor – reçu des messages alléchés de France 3 Bourgogne-Franche Comté, Radio Bleue, Radio Nostalgie et – il n'est décidément bon bec que de Paris ! - de France Musique et de France-Culture qu'il avait prévenues. Ah çà ! Longtemps l'on reparlerait de son article: « L'ORGUE, EN MINIJUPE ».

*(Dole, Jura, Mercredi 4 Avril 2018 – Médiathèque de l'Hôtel-Dieu)*



# Toccata in F Major

Charles-Marie Widor

**Allegro** ♩ = 80

Organ *fff*

Pedals

2

Org.

Ped.

3

Org.

Ped.

Public Domain



**Orgue Karl-Joseph Riepp (1745)  
Cathédrale Saint-Bénigne, Dijon.**



**Alexandra David, en 1886, le jour de sa présentation à la Cour de Belgique, devant le roi Léopold II et la reine Marie-Henriette.**



# Alexandra David-Néel.

*« Toute souffrance est un désordre.  
Mieux vaut s'accommoder des choses,  
ou les briser, que de pleurer à la lune »*

*(Alexandra David-Néel, 1868-1969, « Journal de Voyage ». Tom 1, 11  
Août 1904 – 26 Décembre 1917. Presses Pocket n° 2841).*

Dans la bibliothèque de Monique, je viens de remarquer deux ouvrages d'une incroyable richesse et que je vais me hâter de lire pour le bien le plus vif de ma culture laxiste en matière d'orientalisme. Il s'agit du tome premier du « Journal de Voyage », précité, et de l'étude de Jean Chalon : « Le lumineux Destin d'Alexandra David-Néel », parue en 1985 à la Librairie Académique Perrin et repris la même année par France Loisirs.\*



Exceptionnelle, en effet, la vie de cette Louise Eugénie Alexandrine Marie David, née le 24 Octobre 1868 à Saint-Mandé, d'un père franc-maçon et d'une mère bigote ; et morte le 8 Septembre 1969 à presque cent-un ans. Orientaliste, tibétologue, chanteuse d'opéra et féministe, journaliste et anarchiste, écrivain et exploratrice, franc-maçonne et bouddhiste de nationalités française et belge.; elle avait deux, cinq, quinze et dix-sept ans lorsqu'elle fit ses premières fugues. Grâce à un héritage légué par sa marraine, elle pût visiter Ceylan et l'Inde à l'âge de vingt-trois ans. Mais sa vraie vie, selon ses plus proches désirs, ne commencera qu'à l'âge de quarante-trois ans. Elle fut la première Parisienne à pénétrer à Lhassa (Tibet, 3600 mètres d'altitude) en 1924.

À l'âge de vingt ans -1888- elle part pour Londres, fait la connaissance de Mrs Morgan qui appartient, entre autres affiliations, à la Société Théosophique. Fondée à New-York le 17 Novembre 1875 par un Américain Henry Steel Olcott et une Russe Hélène Pétrovna Blavatsky, la Société Théosophique est une organisation internationale qui a pour buts de :



- former un noyau de la fraternité universelle de l'humanité sans distinction de race, sexe, couleur ou religion ;
- encourager l'étude comparée des religions, des philosophies et des sciences ;
- étudier les lois inexpliquées de la nature et les pouvoirs latents de l'homme.

A la bibliothèque de la Société Théosophique de Londres, elle se brûle aux feux de l'occultisme, de la réincarnation, de l'ésotérisme et de la méditation. Elle découvre la « Doctrine Secrète » tout récemment publiée par Héléna Blavatsky.

Alexandra David, qui vient d'apprendre l'anglais, lit bien évidemment les traités de Raja-Yoga (la plus connue des formes de Yoga), tels que les *Upanishads* (résumés authentiques de l'enseignement des maîtres spirituels) et la *Baghavat Gitä* (*le Chant du Bienheureux*), textes inspirés par la religion hindoue). Comme ces textes sont originellement écrits en sanskrit, elle décide d'apprendre cette langue et quitte Londres pour Paris afin de suivre les cours de deux éminents professeurs.



**A cette époque de Londres, elle note dans son carnet intime :**

*Comme un mot dit en passant peut avoir d'étranges conséquences, comme une relation nouvelle peut apporter de changements dans une vie ! Un jour, au courant de la plume, Elisabeth laisse tomber le mot de théologie avec le nom de Blavatsky. Un autre jour, je passe dans une rue où je ne vais jamais et dans une vitrine je vis une revue. Et c'est peut-être de cette réunion de faits simples que sortira sans doute une nouvelle phase de vie. »*

**Des vingt-quatre titres parus aux éditions Plon, du Rocher, Pygmalion, Robert Morel et Adyar ; j'isole les trois parus chez ce dernier éditeur :**

- Les Enseignements secrets des Bouddhistes tibétains ;**
- La Connaissance transcendante ;**
- Initiations lamaïques.**

*(Editions Adyar – 4, square Rapp, 75007 Paris.  
Tél. 01 45 51 31 79 – Métro Alma Marceau – Ecole Militaire.)*



*Ce texte - écrit le 16 Août 1990 à Dijon, et paru dans le numéro 31 de Florica d'Automne de la même année – je le numérise ce Samedi 7 Avril 2018, en l'expurgeant de ces quelques coquilles et, surtout, en vérifiant l'actualité des coordonnées postales et téléphoniques des Editions Adyar. Rien n'a changé et j'en profite pour me faire envoyer le dernier catalogue par voie postale. La pensée que m'a inspiré la saisie de ce texte conforte ma certitude que les facultés de longévité de l'être humain restent conditionnées par la force de sa spiritualité et par l'indéfectible jeunesse de sa curiosité. Un être qui resterait assis finirait par mourir d'une thrombose... La même fin guette l'esprit ou l'âme de qui stagne, végète ou régresse au niveau de ce plan supérieur. J'en prends bien évidemment pour mon grade quant à cette manie que j'ai depuis toujours de vouloir organiser ma vie quotidienne. Tel jour et à telle heure je ferai telle chose, ou bien je me rendrai en tel lieu, j'écrirai ou je lirai... Bénéficiant désormais du temps libre prôné et célébré par ce cher Arthur Schopenhauer ; pourquoi me « minuter » ainsi ? Je sais pourtant que, tout au long de ma vie, toute action issue d'un calcul n'a jamais rien donné de positif... Toute intuition que je n'ai pas suivie m'a voué à une perte ou à une catastrophe... Quelques lignes plus haut dans cette séquence, Alexandra nous parle d'un mot cité en passant, d'une rue dans laquelle*



*elle passe alors qu'elle n'y allait jamais... Et moi - en ce matin du Samedi 7 Avril passé à la Médiathèque de l'Hôtel-Dieu de Dole ma ville natale pour y numériser une page de Florica – je reprends téléphoniquement contact avec les éditions Adyar afin de lire plus d'ouvrages d'Alexandra David – Néel, et, ma foi, de rajeunir de vingt-huit ans, côté fraîcheur et curiosité de l'esprit et de l'âme...*







## VISAS DOLOIS

En consultation à l'Hôpital Pasteur de Dole, ma ville natale, je fais la connaissance d'un chirurgien d'origine syrienne et lui remets ma carte. De retour à l'arrêt de bus après une petite intervention sur un doigt de la main, je rencontre une jeune dame communicative. Elle a un fort accent que je ne puis reconnaître. Transmission de pensée, peut-être ? Elle devine ma perplexité et me demande tout-à-coup : « Vous connaissez Charles Aznavour ? Je suis de son pays ». Et je converse d'ahans avec l'accorte Arménienne. Aussitôt me suis-je présenté qu'elle m'avoue, exultante : « Dans mon pays j'étais relectrice de manuscrits d'écrivains »...Je lui remets ma carte. Le bus arrive et je pense que, dans la vie, lorsque notre mission est louable ; les événements du quotidien contribuent à nous la conforter.

*Jeudi 12 Avril 2018.*



# QUATRAINS SAINTS ET – AH ÇÀ ! – SAINS



La Guillotine (crédit photo : Wikipédia)



## **SI, SI, JE VOUS LE DIS !**

Ces verts vers, hors d'un verre,  
Se boiront sur le Net  
Cul-sec et d'un trait net ;  
Si Sylvain vous les sert !



## **SANGSUE**

Rue Berbisey le Mickey  
Pelé, court tel un furet.  
RMI puis RSA ;  
Il tète et tarit l'État.



## **RUSE ET MUSE**

Le filon du quatrain  
Du filou de la rime  
N'est pas art de la frime  
Ni bazar d'écrits vains.



## **RECYCLAGE**

Désormais les écolos  
Ont tous été recyclés.  
Ils ne sont que gigolos  
Pour ceux qui les ont bernés.



## **POPULARITÉ**

Si je m'adresse aux canules  
C'est bien sûr pour qu'on m'adule.  
Sinon je tends mon stylet  
Pour leur griffer le beignet. \*

\*argot : la figure.



## **CONCESSION**

J'ai décidé de décéder  
Quand il me faudra calancher .\*  
Pour l'heure, Ami(e), c'est ventre à terre  
Que je cours ma vie ; d'où ces vers.



## **MALADIÈRE**

La vie n'est pas dans les musées  
-Ni non plus dans les médiathèques-  
Ma plume y chuinte, compassée.  
Mon vers s'écaille et rampe à sec.



## **RIEN A VENDRE !**

Réussite en solitaire  
Mais partagée, solidaire :  
Je vous offre mon art, gens,  
Sans vous soutirer d'argent !



## **LUMIÈRE !**

Lisez bien la Bible  
Tant que vous avez des fusibles !  
Lisez le Coran  
Tant que vous avez du courant !



JEAN BERNARD

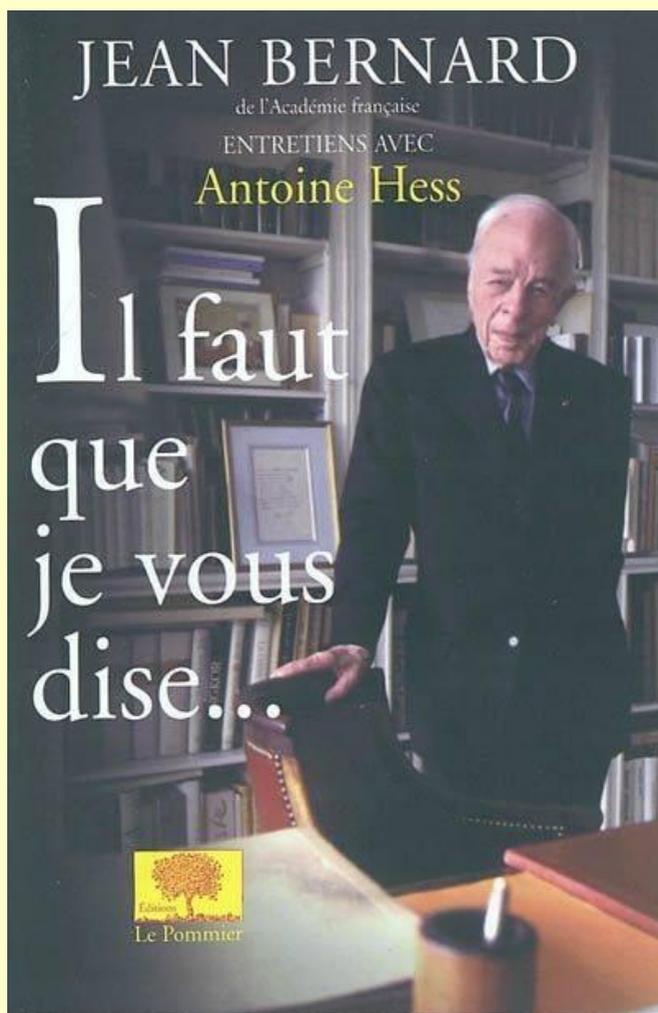
De l'Académie française

LE SANG DES  
P O È T E S





**Jean Bernard**, né le 26 mai 1907 à Paris et mort le 17 avril 2006 à Paris, était un médecin et professeur français, spécialiste d'hématologie et de cancérologie. Membre de l'Académie française, il fut le premier président du Comité consultatif national d'éthique, ainsi que président de l'Académie des sciences et de l'Académie nationale de médecine. Auteur de nombreux ouvrages, de médecine mais aussi de littérature, il me confia dans une correspondance des années 1980 avoir toujours regretté de ne pas bénéficier de temps pour laisser une œuvre de poète. J'obtins de lui que Fabienne Landois ma collaboratrice de l'époque et chargée des reportages – à la revue trimestrielle Florica que j'avais fondée – le rencontre à Paris en Mai 1988. Les illustrations de la présente version numérique font état de livres sans doute parus après la présente interview.





# LE SANG D'UN POÈTE

*-Fabienne Landois : Quels sont les liens qui unissent création poétique et découverte scientifique ?*

**-Professeur Jean Bernard :** L'homme de science découvre. Le poète et l'artiste inventent. Par exemple, Claude Bernard a découvert les fonctions du foie. Sans ses recherches le foie n'aurait cessé de fonctionner. En littérature, Shakespeare a écrit Hamlet ; si ce grand écrivain n'était pas né, cette



célèbre pièce n'aurait jamais été écrite. Une différence fondamentale sépare ces deux cas, mais ils ont cependant des liens très proches qui les unissent dans les diverses étapes de la création. Tout prend naissance à partir d'une idée fortuite. Newton voit une pomme tomber, une découverte suit... Le poète est inspiré par une fleur, le poème naît. Il y a une création pure suivie d'une mise au point rigoureuse et la Science a également des exigences qu'il faut mettre en pratique.

*-F.L. : Toute théorie scientifique doit être confrontée à l'expérience comme l'artiste est confronté à son public. Quelles sont vos réactions lorsque vous regardez une fresque de Giotto ou un tableau de Gauguin, ou encore lorsque vous écoutez du Wagner ?*

**-Pr. J.B. :** C'est vrai, il y a une nécessité absolue de l'œuvre scientifique demandant une vérification. Des grands comme Descartes et Claude Bernard l'ont proclamé, le mathématicien Thom a écrit : « L'homme de science nécessite la copie, l'œuvre d'art refuse la copie », ce qui est parfaitement exact. Au cours d'un colloque j'ai proposé l'expérience suivante : vous avez dans le Pacifique trois îles désertes, non peuplées mais confortables. Vous mettez dans l'une d'entre elles un mathématicien, dans la seconde un biologiste et dans la troisième un grand peintre. Ils ne sortiront pas de leur île et personne ne verra jamais ce qu'ils font. Mais que font – t'ils ? Font - t'ils des mathématiques, des



découvertes ou peignent-ils ? On peut aisément répondre à la question sans avoir été le sujet de l'expérience. Ceci est en quelque sorte la réponse à votre question. L'œuvre d'art ne vit que par ceux qui la regardent. Un peintre abstrait a d'ailleurs déclaré que cela était un faux débat que de mettre en parallèle l'invention et la découverte, le peintre et le poète dépendent de leur environnement, comme à la Renaissance, ou au contraire sont contre lui, comme au temps des Impressionnistes.

*-F.L. : Pour vous, existe-t-il des Arts ou un Art ?*

**-Pr. J.B. :** Il y a de considérables formes d'art. Entre l'architecte qui a construit le Panthéon et le musicien qui a composé une symphonie ; c'est très différent.

*-F.L. : Vous avez écrit « **Survivance** », poèmes de la cellule 359. En tant que médecin, comment réagissez-vous devant la torture ?*

**Pr. J.B. :** Ce n'est pas uniquement en tant que médecin mais en tant comme, car j'ai subi la torture. A cette époque j'ai été arrêté comme résistant. C'est une question de définition d'une société, des principes moraux. Il y a eu dégradation dans ce domaine, les tortures ont été largement pratiquées dans l'Antiquité jusqu'aux temps de l'Inquisition. Il ne faut pas l'oublier. Enfin, c'est devenu honteux au siècle des Révolutions et des Lumières que de torturer. Je continue à dire que



c'est inacceptable, et pourtant, on trouve toujours des excuses pour les justifier, ces tortures.

*-F.L. : Vous avez étudié les maladies du sang, écrit des livres. Pouvez-vous nous dire de quoi est composé « le sang d'un poète » ?*

**-Pr. J.B.** : C'est un jeu de mots, n'est-ce pas ? Le sang d'un poète n'est pas différent de celui d'un autre être. Les caractères du sang dépendent de deux facteurs : premièrement du gène et deuxièmement de l'environnement. L'altitude augmente le nombre de globules rouges, le tabac abîme les globules blancs, etc... A ma connaissance, personne n'a encore défini ce qu'était le sang d'un poète. Il y a quelques années, à Montpellier a eu lieu un colloque auquel j'ai participé. Il avait pour thème : « Valéry et la Science ». Toute l'analyse du sang se trouve dans « **La Jeune Parque** » de Valéry. C'est peut-être le meilleur exemple que je vois entre un poète et le sang.

*-F.L. : Que pensez-vous de la découverte des physiologistes remettant en question la causalité du rêve ?*

**-Pr. J.B.** : Je ne pense pas qu'il y ait des contradictions entre les deux points de vue. L'écrivain Bernanos a écrit : « Si ton cerveau comme ton estomac dépendent de la chimie, tu n'es qu'un vent qu'on n'a pas à respecter ». Tout le monde rêve .Le rêve n'est cependant pas propre à



l'homme puisqu'on le trouve chez les animaux. Le chat rêve plus que l'être humain. Les physiologistes étudient les côtés physiologiques du rêve. Que celui-ci soit l'univers du poète ne me choque en aucun cas, d'autant que Dieu a parfaitement le droit de se servir autant de la physique que de la chimie, et c'est ce qu'il a fait !

*-F.L. : En 1972, vous avez été élu membre de l'Académie des Sciences et en 1975 membre de l'académie Française. Pouvez-vous nous parler de cet itinéraire ?*

**-Pr. J.B. :** A quelques exceptions près, on n'est pas destiné depuis sa naissance à être membre de l'Académie Française ou des Sciences. J'ai donc consacré une grande partie de ma vie à la recherche, puis des gens très éminents, membre de l'Académie des Sciences sont venus me rendre visite en m'incitant à me présenter. Il y a un certain protocole à respecter comme pour l'Académie Française où nous devons rendre visite aux autres membres. Ce sont également deux éminents membres de l'académie Française qui m'ont proposé d'occuper un fauteuil alors libre. C'est un mélange de ce que nous avons fait dans la vie jusque-là, auquel se joignent les sentiments d'amitié de certaines personnalités déjà en place et celui d'un certain orgueil intérieur. Je suis très fier d'être un de ces membres.

*-F.L. : Quelle place donnez-vous à la poésie dans votre vie ?*



-Pr. J.B. : La poésie est quelque chose de fondamental dans mon existence. J'ai composé mes premiers poèmes à l'âge de huit ou neuf ans. Toute ma vie, je n'ai pensé qu'à cela. J'ai vécu un moment tragique et utile, la prison. Je me souviens de n'être sorti qu'une seule fois. Il n'était pas question de prendre l'air, de lire, d'écrire. L'écriture de la prose est très difficile car ce n'est pas si simple de la retenir. Vous comprenez, la poésie, et surtout si vous composez des vers selon la tradition ; la mémoire les retient. Les poèmes que j'ai composés en prison sont ceux de la cellule 359. Ils étaient entièrement dans ma tête et lorsque je suis sorti, je les ai écrits aussitôt. Mon éditeur (Pierre Seghers) les a placés au fond de son jardin, en banlieue parisienne, en attendant la fin de la guerre pour les publier. Depuis, je n'ai retrouvé qu'une seule fois la tentation poétique et je regrette de ne pas avoir été plus loin, il y aurait là une mine de richesses extraordinaires pour la poésie à venir. Pensez que la durée de la vie dépend du chercheur ! On peut rêver là-dessus ! Malheureusement et heureusement je suis un médecin et ma priorité absolue est de porter secours aux gens, si bien que j'ai très peu de temps pour faire de la vraie poésie. Je ne vous parle pas de la versification, car je puis vous écrire en cinq minutes un poème comme il en a tant été fait tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle. La vraie poésie suppose une détente que je n'ai pas connue depuis longtemps.

-F.L. : *Quelle est votre bibliothèque idéale ?*



**-Pr. J.B. :** J'ai toute la collection de La Pléiade. J'ai commencé à acheter ces volumes avec mes premières économies. Lorsqu'un de mes amis voulait me faire plaisir, il m'en offrait un ou deux. J'en emporte toujours lorsque je voyage. J'ai toujours peur de ne plus rien avoir à lire. La bibliothèque idéale dépend aussi de sa dimension. Lorsque j'étais interne aux hôpitaux, il y avait un jeu qui consistait à choisir cinq livres et cinq médicaments que nous emporterions sur une île déserte. En 1935, il n'y avait pas cinq médicaments mais pour les livres, la tâche était très difficile. Les livres religieux comme la Bible étaient considérés indispensables, ils faisaient déjà partie de nos bagages. J'ai eu une période Chateaubriand, une période Stendhal, etc... Je relis constamment Balzac et Proust. J'ai toujours été étonné de voir combien les gens peinaient à lire Proust. J'aime aussi beaucoup les grands écrivains anglais comme Conrad.

*-F.L. : Quelle est la définition que vous donneriez au mot « espérance » si souvent employé en médecine.*

**-Pr. J.B. :** En espagnol, le mot espérance veut dire attendre. Je crois qu'il y a un peur de cela.

*-F.L. : Que souhaitez-vous pour l'avenir de la poésie ?*

**-Pr. J.B. :** Il est souhaitable d'allier deux désirs très certainement contradictoires. Il est absolument nécessaire que la poésie évolue, mais je n'estime pas



indispensable de rompre avec les règles traditionnelles. Je sais par cœur des centaines de vers classiques, alors que j'ai beaucoup de peine à apprendre les vers modernes comme ceux de Saint John Perse. Ceux de Claudel sont les plus faciles à cause du rythme très profond. Pour moi, la poésie est un chant. J'ai toujours eu un faible pour la catégorie de poètes à laquelle appartiennent les grands apôtres que sont Corneille, Racine et Valéry. De La Fontaine à Apollinaire, la poésie est plus légère, plus chantante. Valéry a montré qu'on pouvait être moderne en respectant les règles.

*Paris, 2 Mai 1988.*

*Numérisation : 13 Avril 2018.*

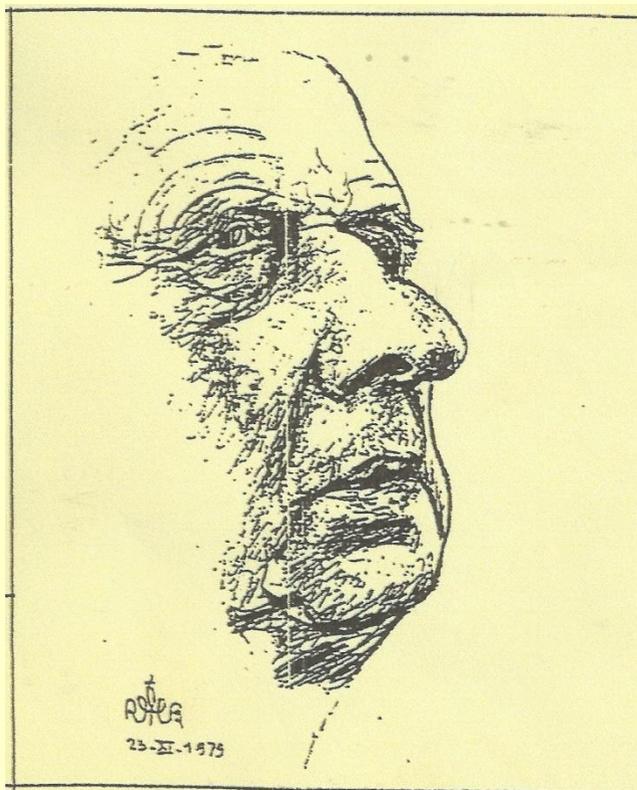
« **Survivance** » - Poésies – Ed. Buchet-Chastel (Paris).



Van Beend  

---

1. XII 1984





**« La France n'est réellement elle-même  
qu'au premier plan. »**

**Général Charles de Gaulle (1890-1970)**  
Président de la République française de 1958 à 1969.

Dessin à la plume : **René Bonnet de Murlive**, pour la revue *Florica* n°27 d'été 1989.



**« La main secourable sur laquelle vous  
pouvez toujours compter est celle qui pend  
au bout de votre bras.**

Dessin : **André Fonet**, pour la revue *Florica* n°29  
du Printemps 1990





***Du même auteur :***

**Cœur sans Frontière** (216 pages dont 37 photos).

**Les Arbres hors du Temps** (222 pages dont 33 photos)

**L'Amour Alchimiste** (215 pages dont 33 photos)

**Arcades Majeures** (223 pages dont 28 photos)

**Le Poète ce Roi** (232 pages dont 48 photos)

**Le Présent Triomphant** (250 pages dont 62 photos)



**Pertinences** (228 pages dont 41 photos)

**Ephémérides** (206 dont 53 photos)

**Paraboles** (252 pages dont 45 photos)

**Saveurs et Salves de Mots** (238 pages  
dont 70 photos)

**Au Fil de mes Heures** (234 pages dont 68  
photos)

**Asuntos Corrientes – Vesontio** (240 pages  
dont 65 photos)

**L'Ermite extraverti** (224 pages dont 60  
photos).

**Au Jour le Jour en peu de Mots** (202  
pages dont 39 photos)

**Cahier du Jour bisontin** (180 pages dont  
52 photos)

**Maintenant et à tout à l'Heure** (224  
pages dont 71 photos)

**Céans** (302 pages dont 60 photos)

**Easter-Ostern-Pâques** (212 pages dont 53  
photos)



**19° avenue** (300 pages dont 77 photos)

**Rue du Val d'Amour** (220 pages dont 60 photos)

**Présences électorales** (302 pages dont 95 photos).

**Le Retour du Sylvain** (302 pages dont 83 photos)



**Dans les bois des Vernaux (Tavaux, Jura)**



## SOMMAIRE

Quelles nouvelles depuis 1990 ?.....	3
La Nuit des Livres.....	20
Enfants, lisez, lisez !.....	24
Ces livres qui nous définissent.....	27
Au chœur de la Ronde.....	33
Du papier régionaliste au numérique mondialiste.....	36
Textes retrouvés.....	45
Simple vérification.....	46
La Nostalgie, Camarade !.....	57
Tou feu, tout flamme.....	64
La Bourriquette.....	70
La Farce de Miraut.....	77
Frime étatisée.....	85
Ne vous soustrayez pas à l'évolution spirituelle !.....	91
Légion d'erreur et palmes à ras des biques.....	96
La Tache de naissance...102	
L'Orgue, en mini-jupe...130	
Alexandre David-Néel...160	
Visas dolois...168	
9 quatrains saints et assassins...169	
Professeur Jean Bernard (interview)..179	



Les publications numériques en ligne ou téléchargeables sont soumises au dépôt légal, selon le Code du patrimoine (art. L131-2, L132-2, L132-2-1 et R132-23-1). Cependant, à ce jour, il n'y a pas de dépôt à l'unité, leur collecte passe par le site web qui les diffuse. Ma demande de collecte de site web a bien été reçue par le service du Dépôt légal numérique de la Bibliothèque nationale de France. Comme mon site répond aux critères juridiques du dépôt légal de la BnF, il y est archivé.

Mise en ligne : 15 Avril 2018

---

**Albert-Marie Guye**

*Alias Nicolas Sylvain*

[nicolas-sylvain.camn@gmx.fr](mailto:nicolas-sylvain.camn@gmx.fr)

[www.albert-marie.be](http://www.albert-marie.be)

[www.nicolas-sylvain.jimdo.com](http://www.nicolas-sylvain.jimdo.com)

**Facebook : Nicolas Sylvain.**

**Tél. : 06 73 10 53 42**

**(Tous les jours de 19h à 21h –heure française)**